



## AVIS A NOS ABONNÉES.

Nous venons de réaliser un plan que nous espérons voir accueillir avec empressement par beaucoup de nos lectrices : nous avons annexé à notre Journal un Journal spécial de musique, le *Progrès Musical*. Grâce à cette nouvelle combinaison, la musique tiendra désormais dans nos colonnes une place en rapport avec celle qu'elle occupe dans l'éducation actuelle des jeunes personnes : chaque mois nous publierons un article d'éducation musicale et des causeries sur la musique ; ces articles seront traités d'une façon tout à fait compétente par M<sup>lle</sup> Juliette Dillon, principale rédactrice du Journal qui vient de se joindre à nous.

En outre, les catalogues du *Progrès Musical* indiqueront un nombre considérable de morceaux de musique vocale et instrumentale ; ils seront renouvelés douze fois par an. Tous les morceaux composant ces catalogues seront pris dans les mêmes éditions que celles ayant cours dans le commerce de musique.

Enfin, l'administration du *Progrès Musical* se chargera de fournir, aux seules abonnées du

*Journal des Demoiselles*, toute espèce de musique en dehors des catalogues, avec la remise importante de 66 pour 100 (les deux tiers).

La musique marquée prix net sera également fournie avec de fortes remises.

Celles de nos abonnées qui voudront profiter cette année des avantages exceptionnels de l'annexion du *Progrès Musical* au *Journal des Demoiselles* devront envoyer franco un mandat de 6 francs à notre Bureau boulevard des Italiens, 1 : elles pourront dès lors choisir cinquante francs de Musique dans les cinq catalogues que nous publierons d'ici au 1<sup>er</sup> décembre prochain, comme aussi recevoir par notre intermédiaire, avec la remise de 66 pour 100, tous les morceaux de musique dont elles nous feraient la demande. Dans l'un comme dans l'autre cas, le port de ces envois serait à leur charge.

Il est bien entendu que les albums de musique que donne le Journal continueront à être envoyés à toutes nos abonnées souscrivant ou non à la prime du *Progrès Musical*.

## DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES.

### LES CHEMINS DE FER.

La machine à vapeur a eu cette heureuse destinée que les diverses améliorations qu'elle a reçues depuis son origine ont trouvé, dès le moment de leur création, des applications de la plus haute importance. En 1690, le génie de Papin jette dans le monde scientifique sa grande conception concernant la vapeur, et dix ans sont à peine écoulés, que cette pensée théorique reçoit son application dans l'industrie. James Watt vient d'accomplir dans le système des machines à vapeur cette révolution admirable que nous avons essayé de faire connaître, presque aussitôt les applications de ses découvertes se réalisent sur une échelle immense. La persévérance et les talents de Fulton lui ouvrent l'empire des mers, et la vapeur brave sur l'Océan l'effort des vents et des flots. Enfin, de nouveaux perfectionnements apportés au mécanisme de ce puissant moteur permettent de l'appliquer aux transports rapides sur les voies de la locomotion terrestre.

Ce fut un Américain, Olivier Evans, qui le premier s'occupa sérieusement de la vapeur dans les

modes de locomotion. — « L'attention d'Olivier Evans, dit M. Figuier, fut dirigée sur la vapeur par une sorte de jeu familier aux habitants de son pays. Les enfants de l'Amérique s'amusaient à boucher avec une forte cheville la lumière d'un canon de fusil, ils versent ensuite de l'eau dans le canon et placent là-dessus une bourre fortement pressée ; — la culasse du canon étant exposée au feu, la cheville finit par être chassée avec une violente détonation ; on donne à ce jeu le nom de *pétards de Noël*. — Le 2 septembre 1773, Olivier Evans, alors âgé de dix-huit ans, et simple ouvrier charron, apprit de l'un de ses frères les effets du pétard de Noël... Son esprit en fut vivement frappé : ayant compris l'élasticité et la force d'expansion de la vapeur, il s'occupa de construire d'après ce principe une voiture marchant par l'effet de la vapeur... » Comme de coutume, ses premières tentatives (en 1786) furent assez mal accueillies par le public ; il s'adressa à la chambre de Maryland, qui lui accorda un privilège pour la construction de chariots à



vapeur (en 1797), *vu*, disait le rapport, *que cela ne peut nuire à personne*.

Cette approbation équivoque ne pouvait guère encourager les capitalistes à entrer dans l'entreprise d'Olivier Evans. Toutes les bourses se fermèrent devant le songe-creux qui rêvait des voitures sans chevaux. Mal accueilli par ses compatriotes, Evans se décida à envoyer à Londres des plans de sa machine et des divers moyens qu'il comptait mettre en œuvre. Mais là encore il trouva une déception : on lui écrivit d'Angleterre que personne n'ajoutait foi à ses idées.

Cependant vers l'année 1800, ayant amassé une petite somme, Olivier Evans se détermina à commencer à ses frais la construction de sa voiture à vapeur. Il dépensa jusqu'à son dernier dollar en expériences, mais il goûta la satisfaction souveraine des inventeurs, il vit sa voiture marcher dans les rues de Philadelphie : toutefois, il ne put jamais réussir à constituer une société qui consentit à appliquer son idée au roulage et aux services publics ; il revint à sa profession de constructeur de machines, et mourut oublié, en 1819. Deux mécaniciens anglais, Trevithick et Vivian, adoptèrent ses plans, et essayèrent de construire des voitures mises en mouvement par la vapeur à haute pression. Ils demandèrent un brevet, et ces voitures roulèrent sur les routes ordinaires.

On reconnut bientôt que la locomotion à vapeur sur les chaussées et les grandes routes présentait des difficultés et des dangers très-réels. Les chocs inévitables qui résultent des inégalités du terrain compromettaient le jeu de la machine ; la circulation d'une voiture dont les conducteurs ne pouvaient pas régler la marche à volonté offrait des périls incessants au milieu des embarras de la voie publique ; de plus, ces voitures faisaient à peine six kilomètres à l'heure ; cette lenteur excessive empêcha les inventeurs d'atteindre au but désiré. Les voitures de Trevithick et Vivian furent donc reléguées au fond des houillères, et servirent à transporter le charbon dans l'intérieur des mines ou à l'amener aux lieux de consommation. On jugea que c'était la meilleure manière de tirer parti d'une entreprise avortée, et on ne soupçonnait guère en ce moment les prodiges que l'expérience et l'étude devaient faire sortir un jour de cette entreprise à demi abandonnée.

Les houillères possédaient depuis longtemps des rails de bois qui servaient à rendre aux chevaux la traction moins pénible. Un cheval pouvait traîner sur cette surface plane et polie une charge presque triple de celle qu'il transportait sur une route ordinaire. Aux rails de bois succédèrent les rails coulés en fonte ; mais là s'élevait encore une difficulté : — Trevithick et Vivian étaient convaincus que la surface du rail étant polie et unie, les roues ne pourraient avancer, étant elles-mêmes

unies ; — ils garnirent les roues de plusieurs aspérités pour mordre sur le rail, et leur voiture à vapeur roula pendant bien des années, au fond des mines, sur ces voies ferrées, sans qu'on eût l'idée de transporter sur des routes *ad hoc* ce système qui rendait la locomotion facile et plus sûre. Mais ces roues garnies d'aspérités, d'engrenages, étaient un obstacle à la vitesse de la locomotive ; malheureusement c'était une idée reçue et professée par les savants que jamais la roue n'avancerait si elle était unie et tournait sur une surface unie ; — ce préjugé fut une des causes qui arrêtaient, pendant des années, tous les inventeurs. — Chacun essaya de trouver un remède, lorsqu'un ingénieur, M. Blackett, calcula que si la locomotive avait assez de pesanteur, les roues adhèreraient assez au rail pour ne pas tourner sur place et avanceraient. — Cette découverte fit faire un pas immense à la locomotion par la vapeur. — Un an après, la première locomotive qui ait fonctionné avec succès sur une ligne de fer sortait des ateliers de Georges Stephenson (1814). Cette machine était bien incomplète encore : elle n'avait encore qu'une vitesse d'une lieue et demie à l'heure ; elle fut employée au transport du charbon sur le chemin ferré de Darlington à Stockton.

C'est à un ingénieur français que l'on doit l'application de cette machine au transport des voyageurs, en réalisant une vitesse qui jusqu'alors aurait paru fabuleuse. La compagnie propriétaire des gisements houillers de Saint-Étienne et de Rive-de-Gier avait obtenu, en 1826, l'autorisation d'établir une route ferrée pour faciliter le transport des charbons de Saint-Étienne à Lyon. Ce chemin de fer devait être desservi par des chevaux ou par des machines remorquant les convois sur les pentes trop raides. La compagnie française fit acheter deux locomotives à Manchester, dans les ateliers de Stephenson. L'une d'elles fut envoyée à M. Hallette, constructeur à Arras ; l'autre fut amenée à Lyon. M. Séguin, directeur du chemin de fer de Saint-Étienne, fit de celle-ci l'objet de ses études. Nous avons dit qu'elle ne dépassait pas six kilomètres à l'heure. Frappé de cette insuffisance, M. Séguin reconnut que le vice de cette locomotive résidait dans la forme de la chaudière. — En effet, la force d'une machine à vapeur dépend de la quantité de vapeur qu'elle produit dans un temps donné ; si en un quart d'heure une machine se remplit de mille litres de vapeur, elle sera évidemment plus forte qu'une autre machine qui ne se remplirait que de cinq cents litres. — Car ces mille litres contenus dans un certain espace vont se comprimer, et leur compression sera, à égale capacité, moitié plus forte que dans la machine qui ne se remplit que de cinq cents litres ; — et comme plus la vapeur est comprimée, plus elle a de



force d'expansion, plus la chaudière produit de vapeur en un certain temps, plus la machine est puissante... — le problème consistait donc à faire produire à la chaudière plus de vapeur qu'elle n'en donnait; voici comment M. Séguin le résolut : — Si vous vouliez faire chauffer de l'eau, et que vous eussiez devant le feu une immense chaudière, vous n'arriveriez pas aussi vite qu'en mettant votre eau à chauffer dans plusieurs petites bouilloires. — M. Séguin s'appuya sur cette donnée bien simple; — au lieu de conserver son immense chaudière chauffée par le foyer du dessous, il fit traverser la chaudière par une nombreuse série de tubes d'un très-petit diamètre, dans l'intérieur desquels venaient circuler l'air chaud et la fumée qui s'échappaient du foyer. L'air chaud, traversant ces tubes, vaporisait rapidement l'eau qui remplissait leurs intervalles, la surface offerte à l'action du feu devenant plus considérable provoquait, dans un temps très-court, le développement d'une énorme quantité de vapeur (1829). Ce fut cette belle invention qui donna à la locomotive sa puissance et sa vitesse extraordinaire.

Les chaudières à tubes ou tubulaires furent aussitôt adoptées en Angleterre sur la route ferrée qu'on venait de construire de Liverpool à Manchester (1830). Dans la pensée des créateurs de cette entreprise, le chemin établi entre ces deux villes si importantes ne devait servir qu'au transport des marchandises, et de Manchester, ville où se fabriquent les étoffes et les tissus, à Liverpool, port de mer d'une immense activité, les rapports devaient être nombreux et fournir d'amples ressources à l'exploitation du *rail-way*. La locomotive de Stephenson, modifiée d'après les idées de M. Séguin, changea complètement la face de cette affaire. Au lieu de se borner au transport des marchandises, la compagnie ouvrit aussitôt aux voyageurs cette nouvelle et merveilleuse voie de communication. Le service public, commencé en 1830, donna des résultats inespérés. La faculté désormais offerte de dévorer les distances amena une révolution dans les conditions et les habitudes des voyageurs. Leur nombre, qui, avant l'ouverture du chemin de fer, ne dépassait

pas (de Liverpool à Manchester) le chiffre de cinq cents par jour, s'éleva immédiatement à mille cinq cents. Cet exemple encouragea les ingénieurs et les capitalistes; l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, la Belgique, la France se couvrirent d'un réseau de chemins de fer qui annulèrent les distances et rendirent voisins et presque compatriotes les peuples les plus éloignés. Où sont les modes de voyage d'autrefois : le coche de madame de Sévigné ou le lourd bateau sur lequel elle descendait la Loire? Il lui fallait douze jours pour arriver de Paris aux Rochers. « J'ai fait placer dans le bateau » le corps de mon grand carrosse, écrit-elle... » Nous sommes, l'abbé et moi, dans ce joli cabi- » net, sur de bons coussins... tout le reste comme » des cochons sur la paille. On a un petit four- » neau, on mange sur un ais dans le carrosse, » comme le roi et la reine... Nous engravâmes » hier, et nous demeurâmes à deux cents pas de » notre hôtellerie, sans pouvoir aborder... Nous » arrivâmes enfin, à minuit, dans un *tugurio*, où » étaient trois vieilles femmes qui filaient, et de » la paille fraîche, sur quoi nous avons couché » sans nous déshabiller... » Que dirait-elle au- » jourd'hui, en voyant le chemin de fer l'emmenant, en un trait, de Paris à Nantes? Qui sait? elle regretterait peut-être la Loire, ses sables, la paille fraîche et les aventures! Combien sont loin aussi les diligences, si mal nommées; les chaises de poste, la malle, mode de transport le plus rapide que l'on connût il y a quinze ans! Les voyages, moins agréables peut-être, à coup sûr moins pittoresques qu'autrefois, sont devenus cependant, par la facilité et le bon marché, un élément indispensable à la vie, et les plus poltrons bravent les chances diverses de danger que présente l'emploi d'un moteur qui, selon l'expression de M. Arago, n'a pas encore dit son dernier mot.

Nous n'avons pas dit le nôtre non plus sur les découvertes scientifiques, et nous espérons, mesdemoiselles, que vous voudrez bien nous accompagner encore une fois dans les plaines de l'air, quand nous vous raconterons l'histoire des aérostats.

A. L.

## BIBLIOGRAPHIE.

*La Petite Jeanne ou le Devoir. — Maurice ou le Travail*, par M<sup>me</sup> Z. Carraud.

Depuis que l'instruction a été répandue et généralisée parmi les classes inférieures, un grand souci est venu troubler ceux qui s'occupent activement de cette partie de la société, si digne d'intérêt. Le peuple sait lire : le premier élément de

toute science a été remis entre ses mains, on lui a ouvert la porte qui mène au savoir; mais quels livres donnera-t-on à ces hommes, à ces femmes des tribus laborieuses qui ont si peu de temps à consacrer au délassement intellectuel? Quels écrits pourront, tout en intéressant le peuple, lui faire connaître et chérir ses devoirs? Dans quelles pages trouvera-t-il une fidèle image de sa propre



vie, un langage à sa portée, une morale qu'il puisse facilement comprendre et s'assimiler, comme un aliment profitable à son esprit et à son cœur ? Le nombre des livres est bien grand, mais où s'en trouve-t-il pour le peuple ? L'histoire n'est guère à sa portée : renfermée dans des abrégés, elle est aride, et, détaillée, l'histoire de la moindre de nos provinces serait trop longue pour des lecteurs qui comptent le temps. Les moralistes ? Ils sont bien abstraits pour des esprits absorbés dans les choses matérielles, dans les soucis et les labeurs de chaque jour ; et pour ceux-là surtout, il est bon que l'exemple amène le précepte avec lui. Les romanciers ? Les plus purs sont bien dangereux, et leurs créations, empruntées pour la plupart aux rangs élevés de la société, n'ont rien de sympathique pour des laborieux et des artisans. Le peuple sait lire, le peuple aime à lire, mais que lui donnera-t-on ? Il court le risque ou de s'adresser à des livres faits pour d'autres lecteurs, ou, malheur plus grand, malheur parfois irréparable, de tomber sur ces livres mauvais, poisons de l'âme, qui flétrissent, dans ces esprits incultes et sans défense, la foi, l'amour du devoir, le respect de toutes les choses saintes ! Qui pourra dire combien d'hommes vicieux ou criminels ont débuté dans la carrière du mal par la lecture d'un mauvais livre ? C'est donc une œuvre éminemment noble, éminemment charitable, que de répandre autour de soi les ouvrages utiles, et d'offrir à tant d'intelligences altérées un peu de cette eau vive qui les rendra plus fortes pour supporter *le poids du jour et de la chaleur*.

Maintenant, ces bons livres sont-ils nombreux ? Non, certes. Nous ne parlerons pas de quelques-uns de ces livres éternels dont la place est marquée sur les rayons de la bibliothèque du savant comme sur la planche de bois blanc de l'ouvrier : — *l'Évangile, l'Imitation, la Vie des Saints*, — mais parmi les productions de notre siècle, destinées à éclairer, à intéresser, à améliorer les classes populaires, bien peu, il faut l'avouer, ont atteint ce noble but. Parmi ces écrits, les uns sont ennuyeux, plats et vides ; les autres, romans religieux où l'imagination domine et déborde, semblent faits à plaisir pour fausser le jugement des lecteurs. Bien peu offrent à l'ouvrier, au jeune artisan, à la pauvre fille, un tableau émouvant et vrai de leur condition, une règle de conduite attachante et praticable, un langage à leur portée et des idées qui puissent élever les leurs. On se sent tout heureux lorsqu'on rencontre un de ces livres qui puisse faire aimer au travailleur son humble condition, qui, par une morale douce et sage, insinuée comme un baume dans une blessure, éteigne en lui les sentiments de l'envie et de l'ambition, si prompts à s'éveiller ; un de ces livres qui, pénétrant dans le cœur du peuple, lui inspire l'amour pour Dieu, le dévouement pour

ses frères, le respect pour soi-même ! On est heureux, et on admire le talent rendu utile ; on l'honore d'autant plus, qu'il se cache et se voile sous ces humbles pages, écrites pour les pauvres et les petits.

C'est là le sentiment que les excellents livres de madame Z. Carraud nous ont fait éprouver ; nous les avons lus avec bonheur, et, pour dire toute notre pensée, sans phrase et sans réclame, nous n'en connaissons pas qui atteignent plus directement le but que l'écrivain populaire doit se proposer : — attacher, être utile. — *La Petite Jeanne* est l'histoire toute simple d'une pauvre fille, orpheline et mendiante, qui, à force de bonne volonté, de courage, de fidélité à ses devoirs, parvient à se faire aimer de tous, et à s'élever, tout en restant dans la condition de paysanne où Dieu l'avait placée. Jeanne n'est point une héroïne de roman ; elle ne devient ni élégante ni savante ; elle n'épouse point le seigneur de son village ; elle ne finit point dans un splendide hôtel des jours commencés dans une chaumière : elle ne s'élève au-dessus de sa condition première que par la fermeté de ses principes et la rectitude de son intelligence. Elle ne quitte point son village ; on l'y voit servante, honorant la domesticité par sa probité, son dévouement et l'amour qu'elle porte à ses maîtres ; on l'y voit femme d'un honnête et pauvre laboureur, joie, consolation et force de son mari ; portant avec lui les peines dont la vie est semée, travail, pauvreté, maladies ; on l'y voit veuve et mère de famille, élevant ses enfants par son travail, et les menant au bien par ses exemples ; on l'y voit mourir, pauvre femme, mais femme chrétienne, terminant dans la paix une vie sanctifiée par le travail et la vertu.

Écrite d'un style simple, facile, sans affectation de patois, sans enfantillages bucoliques, *la Petite Jeanne* sera comprise par tous ; tous y retrouveront les mœurs de la campagne reproduites avec une vérité et un naturel saisissants. Les personnages divers dont Jeanne est entourée fournissent à l'auteur l'occasion de glisser d'excellents conseils pratiques, les uns s'adressant à la réforme des défauts ordinaires aux habitants de la campagne, les autres s'adressant à quelques idées routinières : — manque de propreté, méthodes arriérées en fait d'agriculture, économies hors de propos, etc., etc. La plus pure morale, la morale évangélique, respire dans toutes les pages de cet excellent livre, et elle est présentée avec tant d'attrait et de douceur, qu'elle entraîne invinciblement le cœur vers le beau et le bien, qui, se trouvant dans la vertu, sont, grâce au ciel, accessibles à tout le monde, sans acception de fortune et d'instruction. La plus pauvre fille, en lisant *Jeanne*, comprendra qu'elle peut être aimée de Dieu et des hommes en étant pieuse, pure,



bonne et laborieuse, et qu'il n'est pas besoin d'être riche ni savant pour arriver, ici-bas comme au ciel, à la paix promise aux cœurs droits et de bonne volonté.

*Jeanne* est un livre de lecture destiné aux écoles de filles. *Maurice* est écrit spécialement pour les garçons. C'est aussi l'histoire du travail et du devoir, et du succès réservé à celui qui sait obéir, travailler et respecter les saintes lois de Dieu et de la société. *Maurice* a plus de fortune, de bonheur temporel que *Jeanne*, chose naturelle, puisque l'homme fait sa position, et que la femme presque toujours subit la sienne; mais on retrouve en lui la même âme, la même droiture, le même amour sympathique du bien, en lutte contre les tentations qui se rencontrent dans la vie d'un ouvrier. Le jeune homme apprendra dans ce livre à aimer son Dieu et sa famille, à chercher en toutes choses la voie droite, la voie du devoir, la plus courte et la meilleure. Il lui sera impossible de ne pas aimer le travail après avoir vécu de cœur avec le laborieux *Maurice*, et fût-il disposé à goûter les plaisirs mauvais, après avoir lu cet excellent livre, il fera forcément

plus d'une réflexion qui portera du fruit en son temps. Le style et les bons conseils donnés avec infiniment de tact méritent les mêmes éloges que nous avons donnés à la forme sobre et simple de *la Petite Jeanne*.

Maintenant, mesdemoiselles, il ne nous reste plus qu'un mot à vous dire. Lisez ces bons livres, ce sera plaisir et profit; répandez-les autour de vous, ce sera œuvre digne d'éloges et d'approbation.

Donnez-les à vos domestiques, aux ouvriers, aux artisans que vous employez; faites-les connaître dans les écoles, emportez-les à la campagne; semez, en les répandant, le bien recélé dans leurs modestes pages: vous serez vous-mêmes complices de ce bien, et celui qui ne laissera pas un verre d'eau sans récompense n'oubliera pas ce bienfait moral, d'un ordre bien plus élevé, que votre main intelligente et pieuse aura répandu dans des âmes affamées de lumière, dans des esprits qui ont soif de connaissance et d'amour. Puisque le peuple sait lire, donnez-lui donc un bon livre, vous aurez probablement évité un grand mal et opéré beaucoup de bien. E. R.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### TO MY MOTHER.

They tell us of an Indian tree,  
Which, howsoever the sun and sky  
May tempt its boughs to wander free,  
And shoot and blossom wide and high,

Far better loves to bend its arms  
Downward again to that dear earth  
From which the life that fills and warms  
Its grateful being first had birth.

'Tis thus, though woo'd by flattering friends,  
And fed with fame (if fame it be)  
This heart, my own dear mother, bends  
With love's true instinct back to thee.

T. MOORE.

### A MA MÈRE.

On nous parle d'un arbre indien qui, lors même que le soleil et le ciel semblent inviter ses branches à pousser librement, à croître et à fleurir en largeur et en hauteur,

Aime bien mieux pencher ses bras en bas vers cette terre chérie de laquelle la vie qui emplit et échauffe son être reconnaissant a d'abord pris naissance.

Ainsi, bien que recherché par des amis au langage flatteur, bien que nourri de gloire (si gloire il y a), mon cœur, ô ma mère chérie, s'incline vers toi par l'instinct de l'amour véritable.

M<sup>lle</sup> AMÉLIE DESPREZ.

## CHARADE

### EN TROIS TABLEAUX.

#### PERSONNAGES.

LE COLONEL FEUILLET.

LUCIEN TRUCHOT, capitaine d'artillerie, } 25 ans.

LE CHEVALIER DE LUCIENNES.

ARMANDE, 20 ans, } filles du colonel.

ALINE, 17 ans,

DAME CLAUDE, femme de charge du colonel.

*La scène se passe dans un ancien château à créneaux et à tourelles, situé dans les Pyrénées françaises.*

#### PREMIER TABLEAU.

Pour les trois tableaux, le théâtre représente une salle basse meublée à l'antique. Au milieu de chaises à



dossier droit, figure une large dormeuse en maroquin vert.

**SCENE PREMIERE.**

**ARMANDE, ALINE.** *Les jeunes filles entrent ensemble. Armande porte une aumônière, selon la mode du quinzième siècle. Aline tient un paquet de fleurs des champs.*

**ARMANDE,** *s'arrêtant devant la chauffeuse.* En-core ce fauteuil ici! c'est véritablement intolérable; j'ai donné plus de vingt fois l'ordre de le porter au garde-meuble; il me faudra faire un exemple et renvoyer quelques-uns de nos gens.

**ALINE,** *s'asseyant dans la chauffeuse et tressant ses fleurs en couronnes.* Ma chère, je ne sais pas ce que t'a fait ce fauteuil; on y est fort bien assis, mieux assis, je t'assure, que dans ces chaises à dossier droit où il faut se tenir raides comme les vilaines haliebardes rouillées que tu as fait mettre dans ce que tu appelles pompeusement la salle des armes. D'ailleurs, ce fauteuil, notre père l'aime; il se plaît, tous les midis, à y faire sa sieste, tous les soirs à y lire son journal; et sans nul doute, c'est lui qui a dû contrecarrer les ordres de sa petite châtelaine, ainsi qu'il l'appelle.

**ARMANDE.** En ce cas, je le ferai porter dans son appartement.

**ALINE.** Tu ne songes pas que de son appartement la vue est bornée, tandis que d'ici ce qu'on découvre charme les yeux et récrée l'esprit; ces bois, ces prairies coupées d'eaux et de villages; ces jolis clochers pointus qui envoient jusqu'à nous leurs petites voix argentines, tout cela ne s'aperçoit que d'ici, et notre père aime précisément à le contempler, de ce même fauteuil qui a le don d'offusquer ta vue.

**ARMANDE,** *avec un soupir, et se mettant à broder.* Oui, je sais que mon père, ainsi que toi, vous n'avez nullement le culte du passé; qu'à vos yeux ce fauteuil, au milieu de ces bahuts et de cessièges, qui datent du quatorzième siècle, ne jure point, dès l'instant où vous vous y trouvez à l'aise. Papa n'a-t-il pas fait ajuster des gouttières, d'ignobles gouttières de plomb aux flancs lézardés de nos tourelles, et remplacer nos vitraux par des carreaux larges et réguliers comme ceux de notre habitation de Paris! n'a-t-il pas fait maçonner et paver une chaussée à la place de l'antique pont-levis, et poser une sonnette, une sonnette dans un château crénelé, ayant appartenu à Gaston, comte de Foix! oui, poser bourgeoisement une sonnette à cette grande porte qui, jadis, ne s'ouvrait qu'au son du cor!

**ALINE,** *riant.* Au son du cor! comme cela me serait commode, lorsque je reviens de quelque

excursion dans les champs! Si c'était du mirliton, passe; mais du cor! d'abord, il en faudrait avoir un; ensuite, il faudrait savoir s'en servir. Si le cor remplaçait cette bourgeoise sonnette que tu dédaignes, quelle effroyable musique s'entendrait ici du matin au soir! A l'époque où le cor était une manière de parler au portier, on vivait absolument retiré dans ses murs, et des journées se passaient sans que besoin se fit sentir d'ouvrir les portes à aucun venant.

**ARMANDE.** Le beau temps!

**ALINE,** *raillieuse.* C'était celui de la chevalerie, des nobles mies, des vieilles écharpes qui s'étaient fanées sur le métier des damoiselles, tout justement comme celle après quoi tu travailles depuis deux ans, et que les damoiseaux étalaient religieusement sur leur cœur; le temps où l'on attendait patiemment dix années et plus que le fiancé eût été s'illustrer de par le monde; de sorte qu'à son retour il devait vous retrouver vieille fille édentée; le temps enfin des voyageurs détroussés, des châteaux incendiés, des églises pillées, des hauts faits chantés par les troubadours, ou narrés par les malins trouvères: tu vois qu'il m'est connu le temps de la chevalerie!

**ARMANDE.** Une caricature n'est point un portrait.

**ALINE.** Oh! que souvent l'une est plus ressemblante que l'autre!

**ARMANDE.** C'était le temps de la poésie, des sentiments délicats et nobles. On ne disait point, ainsi que de nos jours: Voilà une aimable fille, combien a-t-elle?

**ALINE.** Allons donc! en aucun temps on n'a épousé les filles pour leurs beaux yeux. Est-ce que dans la Bible il n'est pas parlé des troupeaux que Lia et Rachel apportent à Jacob? chez nous, des provinces détachées de notre territoire par le mariage d'Éléonore de Guienne et du roi d'Angleterre? Les Amadis se battaient de préférence pour la dame qui possédait les plus beaux écus d'or et les plus nombreux vassaux.

**ARMANDE.** Taisez-vous; vous n'entendez rien à ces choses; et si je n'avais ici dame Claude qui me puisse comprendre, je ne saurais ouvrir la bouche sans que cela fournisse matière à la verve de quelque esprit méchant.

**ALINE.** Railleur, tout au plus, ma bonne Armande. Moi, si je ris des idées romanesques que t'ont inspirées quelques vieux bouquins oubliés des rats, c'est que j'ai assez de raison pour avoir compris que ces idées te font tort en beaucoup d'endroits, et qu'elles pourraient bien éloigner de toi les maris.

**ARMANDE.** Les maris! Est-ce qu'on y songe? est-ce qu'il m'est possible de rencontrer ce que je prétends trouver dans un mari, sauf à n'en prendre jamais? c'est-à-dire cette délicatesse qui le fera ne s'occuper que de ma personne et non de



mes biens; cette discrétion qui arrêtera sur ses lèvres d'imprudents aveux; ce...

SCENE II.

LES MÊMES, DAME CLAUDE.

DAME CLAUDE. Cela passe toute convenance! Un jeune homme, une espèce de capitaine d'artillerie, je crois, qui, trouvant la porte ouverte, pénètre ici, comme dans sa caserne, et débute par sauter au cou du colonel, lequel, je dois le dire, lui rend ses embrassades avec usure et l'appelle son fils!

ARMANDE. Son fils!

ALINE, *debout*. C'est que papa le connaît, voilà tout. Qui cela peut-il être? Je vais voir; oh! sans me montrer; et je viendrai te le dire.

ARMANDE. Cela m'inquiète peu.

SCENE III.

DAME CLAUDE, ARMANDE.

DAME CLAUDE. J'ai grand'peur, ma pauvre demoiselle, que l'arrivée de cet étranger fasse verser des larmes à vos beaux yeux.

ARMANDE. Je vous comprends, dame Claude; il vous est venu la même idée qu'à moi; mais, sachez-le, quoique douce, jamais pourtant la volonté de mon père, tout énergique qu'elle soit, ne m'imposera un mari!

DAME CLAUDE. Pauvre demoiselle! le ciel me semble gros d'orage!

ARMANDE. Les faibles s'en effrayent, les grands cœurs les affrontent!

DAME CLAUDE. Ah! vous eussiez été une véritable Clorinde.

ARMANDE. Le ciel m'a fait naître quatre cents ans trop tard!

SCENE IV.

LES MÊMES, LUCIEN, LE COLONEL. (*Lucien s'incline devant Armande, qui lui rend son salut sans le regarder.*)

LE COLONEL. Dame Claude, veuillez, je vous prie, à ce que nous ayons un déjeuner résistant, et aussi à ce qu'on mette du tabac, des pipes et du rhum dans la chambre de mon jeune ami. Vous direz à Jean qu'il sera attaché au service de monsieur. (*Dame Claude se retire. Pendant que son père a parlé, la figure d'Armande a exprimé le dégoût et l'horreur.*)

SCENE V.

LES MÊMES, moins DAME CLAUDE.

LE COLONEL, à Armande qui se dispose à sortir. Un moment. Qui vous presse? Permettez-moi,

madame la châtelaine, de vous présenter monsieur Lucien Truchot, capitaine d'artillerie; fils d'un mien frère d'armes mort à Oran; garçon de bonne mine, comme vous voyez; de brave cœur, comme vous saurez; et votre futur mari, s'il vous plaît.

ARMANDE, à part. Je ne m'étais pas trompée! Oh! mon courage, ne faiblis point! (*Haut, et évitant de regarder le jeune homme.*) Mon père, je ne m'étonne pas que vous m'ayez dit tout ce que vous venez de me dire; cela devait s'attendre de votre manière de penser; mais, ô mon père! vous renoncerez à l'idée de sacrifier votre fille, de la jeter à un mari comme la laine de vos brebis à vos marchands. Permettez qu'elle récuse l'honneur qui lui est offert de s'appeler madame Truchot. (*Armande fait une profonde révérence et laisse les deux acteurs en scène se regardant avec ébahissement.*)

SCENE VI.

LE COLONEL, LE CAPITAINE.

LE COLONEL. La pécore! vit-on jamais pareille histoire? (*Riant.*) J'y suis, je comprends; j'avais oublié sa manie. Excusez-moi, capitaine. Figurez-vous que ma très-chère fille, au milieu de cent bonnes qualités, qu'il vous sera loisible d'apprécier, possède un défaut assez original dans notre siècle de prosaïsme, elle est romanesque au suprême degré. Elle m'a entendu demander, pour vous, du tabac et du rhum; j'ai parlé d'un déjeuner résistant; je vous présente tout net comme mari; c'est assez, la tête se monte, et l'on vous fait l'accueil que vous savez. Mais que cela ne vous rebute point, et si vous avez autant d'envie d'être mon gendre que moi votre beau-père, il me vient à l'esprit que de ce qui arrive nous pourrions tirer le moyen de la guérir et de l'amener à nos fins.

LUCIEN. Colonel, qui vous dit que je n'inspire point à mademoiselle votre fille une répulsion invincible?

LE COLONEL. Primo, vous n'êtes pas taillé pour cela, mon ami; secundo, elle ne vous a pas regardé.

LUCIEN. Ou que mademoiselle votre fille n'ait pas formé d'autres projets?

LE COLONEL. J'en répondrais; et, tenez, voici sa sœur, que nous pouvons tout simplement interroger à ce sujet; c'est une petite fille de dix-sept ans, vive, malicieuse, étourdie, mais qui raisonne mieux que beaucoup de vieilles têtes. Aline, avance à l'ordre.

SCENE VII.

LES MÊMES, ALINE.

LE COLONEL, présentant le jeune homme. Aline,



le capitaine Lucien Truchot, que je viens de présenter à ta sœur comme mari, et dont il a été repoussé avec perte. Vois-tu à cela quelque raison ?

ALINE, *riant*. C'est que monsieur n'a point sonné du cor avant que de franchir la porte haute et l'escalier d'honneur.

LE COLONEL, *au capitaine*. Que vous disais-je ? Eh bien, ma mignonne, écoute-moi ; monsieur nous honore en voulant entrer dans notre famille ; il a la bonté de ne se point rebuter du mauvais accueil de ta sœur ; tu es fertile en expédients ; aide-le à devenir ton beau-frère ; le veux-tu ?

ALINE, *après avoir regardé le capitaine*. Oui.

LE CAPITAINE, *souriant*. Avec un si gentil auxiliaire, la victoire me semble assurée. (*La main au front.*) Vos ordres, général ?

ALINE, *riant*. S'en aller au plus vite.

LE CAPITAINE. Comment ?

ALINE. C'est d'urgence.

LE COLONEL. Sans déjeuner ?

ALINE. Surtout sans déjeuner. Se couvrir d'un ample manteau sombre, et se changer un peu le visage au moyen d'une barbe postiche.

LE COLONEL. Ne le trouves-tu pas bien comme cela ?

ALINE. Très-bien ; néanmoins, je maintiens la barbe et le manteau.

LE CAPITAINE. Enfin ?

ALINE. Enfin... Ah ! savez-vous quelque romance, que, la nuit, vous puissiez soupiner, de manière à ce que cela s'entende ?

LE CAPITAINE. *Le Chant du Cosaque.*

ALINE. Oh ! c'est fort beau, mais autre chose ?

LE CAPITAINE. *Partant pour la Syrie.*

ALINE. Ce n'est pas absolument neuf ; enfin, faute de mieux, cette nuit, vous chanterez cette romance. De votre chambre, cela viendra suffisamment jusqu'à nous.

LE COLONEL. Tu prétendais qu'il devait partir ?

ALINE. Sans doute, et tout de suite ; pour revenir aussitôt, travesti, sonner du cor à notre porte. Je m'en vais veiller à ce qu'elle soit fermée.

LE COLONEL. J'y vais moi-même. Tu es un gentil démon, et tout en t'amusant, car pour toi tout cela n'est qu'un jeu, tu vas aider au bonheur de ta sœur. Viens, que je t'embrasse. En route, capitaine, j'ai la barbe et le manteau ; quant au cor...

LE CAPITAINE. Je sais où me le procurer. Mademoiselle, si notre stratagème réussit, mon bonheur sera double, puisque je vous le devrai.

#### SCENE VIII.

ALINE, puis ARMANDE.

ALINE. C'est gentil, ce qu'il dit là, et je serais très-contente qu'il devint mon beau-frère, ce capitaine ; il a un air qui semble dire : franchise et bonté ; je parie qu'avec lui, ma sœur serait

heureuse. Par exemple, le jour des noces, je conseillerais de faire un bel auto-da-fé de tous nos romans de chevalerie, à l'exemple de la nièce du seigneur Quijada.

ARMANDE. Je respire, il est parti ; je l'ai vu franchir la barrière de la grande avenue ; mon refus l'aura blessé au vif. Combien je m'applaudis de mon courage !

ALINE. Beau courage ! refuser pour mari un si gentil garçon !

ARMANDE. Tu es là ? Je ne t'avais pas aperçue.

ALINE. Le fils d'un frère d'armes de notre père !

ARMANDE, *raillieuse*. Pour lequel il faut des déjeuners résistants !

ALINE. Dont la loyauté est peinte dans le regard !

ARMANDE *de même*. Qui fume des pipes et boit du rhum !

ALINE. Qui, si jeune encore, est déjà capitaine d'artillerie !

ARMANDE, *de même*. Qui, sans vous avoir seulement vue, est tout prêt à vous conduire par devant monsieur le maire !

ALINE. Et qui porte le joli nom de Lucien !

ARMANDE. Truchot ! Lucien Truchot ! (*On entend au loin le son d'une corne de bouvier.*) Qu'entends-je ?

ALINE, *moqueuse*. Le son d'un cor ; quelque chevalier errant qui demande l'hospitalité en ce castel. (*Le son redouble.*)

ARMANDE. C'est étrange !

#### SCENE IX.

LES MÊMES, DAME CLAUDE.

DAME CLAUDE. Une aventure, une aventure ! Un chevalier, enveloppé dans les plis d'un manteau sombre, s'est arrêté devant notre porte. Le colonel vient de sortir ; que faut-il faire ? (*Pour la troisième fois le son de la corne se fait entendre.*)

ARMANDE. Souhaiter la bienvenue au chevalier, et le prier de faire halte chez nous ; qu'il soit conduit dans la salle des armes, et son coursier aux écuries du château. (*Dame Claude sort précipitamment ; Aline se cache et rit.*)

#### DEUXIÈME TABLEAU.

Huit jours après.

#### SCENE PREMIERE.

LUCIEN, LE COLONEL.

LUCIEN. Colonel, voilà une barbe dont je voudrais bien être délivré.

LE COLONEL. Patience ! Les choses marchent à ravir. Depuis huit jours que votre chevalerie a daigné recevoir l'hospitalité dans mon castel, et ne vivre à ma table que de soupers et de regards langoureux...



LUCIEN, *riant*. Ce n'est pas difficile ; vous me faites, auparavant, dîner comme quatre.

LE COLONEL. Depuis huit jours que vous vous jetez à corps perdu sur les vieux bouquets d'Armande, et que vous passez les nuits à roucouler des airs de l'autre monde, ma très-chère fille, que je tourmente à propos de monsieur Lucien Truchot, ne rêve, je le vois bien, qu'à monsieur le chevalier de Luciennes.

LUCIEN. Oui, mais, cher colonel, j'ai quelque remords de me jouer ainsi de sa crédulité ; plus je la vois de près, plus je trouve qu'en dehors de ses imaginations de roman, c'est une femme accomplie, douce, entendue, loyale, dont je voudrais que monsieur Lucien Truchot pût, dépouillé de son prestige, mériter l'estime et l'affection.

LE COLONEL. Tant que nous ne l'aurons pas engagée de sorte que, les choses se découvrant, elle se trouve liée, notre déroute est assurée.

LUCIEN. L'engager ? mais comment ?

LE COLONEL. Une promesse qui la tienne, quel que soit votre nom, que sais-je ? L'occasion fait naître les idées, guettons l'occasion ; soyons sur nos gardes et tenez-moi toujours au courant.

LUCIEN. Colonel, à ce jeu j'ai peur de m'aliéner à tout jamais le cœur de mademoiselle Armande.

LE COLONEL. Poltron ! (*A Aline, qui entre.*) Viens donc un peu, Aline, viens dire à ce trembleur que ses affaires vont au mieux, et que, pour les mener à bonne fin, il n'y avait pas d'autre route que celle que nous avons dû prendre. Que diable ! on mesure le remède au poulx du malade.

## SCENE II.

LES MÊMES, ALINE.

ALINE. Mon père a raison, monsieur ; si vous ne vous étiez prêté aux idées de ma sœur, je crois bien que je n'aurais jamais eu le plaisir de vous avoir pour beau-frère, tandis que...

LUCIEN. Tandis que ?

ALINE, *souriant*. Au moins y en a-t-il aujourd'hui quelques probabilités ; mais prenons garde à ce que nous disons, elle suit nos pas.

LE COLONEL. Je m'en vais lui porter le coup de grâce en lui rappelant, de ma grosse voix, que je tiens plus que jamais à ce qu'elle devienne madame Truchot.

LUCIEN. Colonel, ménagez-la !

## SCENE III.

LES MÊMES, ARMANDE. (*A la vue de ces deux messieurs, Armande fait un mouvement rétrograde.*)

LE COLONEL. Entrez, entrez, ma fille ; nous étions justement sur votre chapitre, et je disais

au chevalier que, si les devoirs de sa chevalerie lui en laissaient la liberté, il nous ferait honneur d'assister aux fêtes de votre mariage avec monsieur Truchot.

ARMANDE, *avec douleur*. Mon père !

LUCIEN, *à part*. Son chagrin me fait mal ! (*Haut.*) Pardon, colonel ; mais il est des choses qui demandent l'intimité de la famille. (*Il s'incline et se retire. Armande est restée les yeux baissés jusqu'à ce qu'il se soit éloigné.*)

## SCENE IV.

LES MÊMES, moins LUCIEN.

ARMANDE. Mon père, vous toujours si bon pour moi, est-il possible que, malgré mon refus et le départ subit de monsieur Truchot, vous persistiez dans une idée qui fait mon désespoir ?

LE COLONEL. Ma fille, vous toujours si raisonnable, est-il possible que vous persistiez dans un entêtement saugrenu ?

ARMANDE. Comment se résoudre à former des liens indissolubles avec un homme qui vous est totalement inconnu ?

LE COLONEL. Pourquoi l'avoir obligé à partir sans lui laisser le temps de se faire connaître ?

ARMANDE. Mon père, sans connaître les gens, vous ne pouvez nier qu'ils inspirent de soudains sentiments d'attraction ou de répulsion ?

LE COLONEL. Pour mon compte, je le nie absolument, ou plutôt je me défie de la première vue, et prends la peine d'étudier mon monde avant que de le juger. La première fois que j'ai vu mon camarade Truchot, le père de Lucien, le meilleur ami, l'homme le plus honorable, le caractère le plus franc et le plus aimable que j'aie jamais rencontré, il m'a produit l'effet d'un ours mal léché.

ARMANDE. Oh ! mon père, les lois de la sympathie sont irrécusables !

LE COLONEL. Ajuste-les donc avec l'éloignement que m'inspirait Truchot.

ARMANDE. Enfin, mon père, quelle que soit votre opinion à ce sujet, au nom de mon respect et de mon amour pour vous, ne me jetez pas en pâture à cet horrible Lucien !

LE COLONEL. En pâture !... Voilà pourtant les belles expressions que t'apprennent tes maudits romans. Lucien est un galant homme, qui n'a encore dévoré personne, que je sache, et qui m'offre pour toi toutes les garanties de bonheur désirables. Tu seras sa femme. Il n'y a pas à revenir là-dessus.

ARMANDE. Non, mon père, non ! A moins qu'on me traîne à l'autel, je n'épouserai pas monsieur Truchot !

LE COLONEL. Encore une phrase de tes livres ! Je ne te trainerai point à l'autel ; je t'y conduirai,



les gants blancs aux mains, l'étoile à la boutonnière et la joie au cœur. Assez causé; je n'ai pas l'habitude de faire l'ogre, mais lorsque la raison me semble de mon côté, il n'est rien au monde qui me puisse débusquer. Je désire qu'il ne soit plus parlé de ceci. Demain, dimanche, votre mariage sera annoncé à l'église, et dans dix jours il y sera célébré!

SCENE V.

ALINE, ARMANDE.

ARMANDE, assise et accablée. Je suis perdue! Si je pouvais mourir!

ALINE. Ce que t'inspire monsieur Lucien, c'est donc de la haine?

ARMANDE. Je ne sais plus rien, rien, sinon que je suis la plus malheureuse des créatures de Dieu.

ALINE. Chère sœur, j'ai entendu dire que, d'ordinaire, l'aversion pour l'un provient en général d'un meilleur sentiment pour un autre.

ARMANDE, debout. Aline!

ALINE. Franchement, si le chevalier ne fût point venu chez nous, n'aurais-tu pas, du moins, pris la peine de revenir un peu sur la proposition de monsieur Truchot?

ARMANDE, sans répondre. Quelle différence entre ces deux hommes! A peine arrivé, il ne s'agit pour monsieur Truchot que de grossiers besoins : d'un bon déjeuner, de rhum, de tabac! Le chevalier, lui, se ressent si bien de sa nature éthérée, que, s'il se soumet aux nécessités infligées à l'humaine espèce, c'est avec une répugnance visible, un insurmontable dégoût.

ALINE. De sorte que, s'il te fallait choisir entre monsieur Truchot et lui, ton choix ne serait pas douteux?

ARMANDE. Me le suis-je demandé jamais? Mais, laisse-moi, laisse-moi pleurer toutes mes larmes!

SCENE VI.

LES MÊMES, DAME CLAUDE.

DAME CLAUDE. Notre chevalier qui s'en va!

ALINE. Par exemple! (A part.) Sans mon ordre!

DAME CLAUDE. Il a demandé son cheval.

ALINE. Mais, où va-t-il?

DAME CLAUDE. En Orient, se faire tuer, à ce qu'il dit. Jean est en train de faire sa valise.

ARMANDE. Se faire tuer!

ALINE. Tout le monde est donc fou, ici?

DAME CLAUDE. Il a l'air tout abattu, le pauvre jeune homme; et, plus d'une fois, ses yeux, pleins de larmes accompagnées de gros soupirs, se sont tournés de ce côté.

ARMANDE. Se faire tuer! Mon Dieu, ne le per-

mettez pas! (Tirant de sa poche une petite boîte de bois de citronnier.) Ah! cette relique devant préserver ceux qui la portent de tout malheur, ce don précieux que je gardais à un fiancé, je veux qu'il l'emporte! Dame Claude, c'est à vous que je confie cette mission délicate; glissez cela vous-même au fond de sa valise, qu'il ne se doute point d'où cela lui vient, qu'il ignore même que cela s'y trouve, la vertu n'en sera pas moindre. Allez, allez vite! (Dame Claude sort rapidement.) Et, maintenant, mon cœur est mort, que ma destinée s'accomplisse!

ALINE. Chère sœur, chère sœur, tu viens de commettre une imprudence; c'est un mauvais jour que celui qui a vu ce chevalier franchir le seuil de notre porte, puisque sa présence ici a pu amoindrir ta raison et te faire oublier ta réserve!

ARMANDE. Oui, c'est un mauvais jour; c'est celui où mon père m'a présenté monsieur Truchot!

DAME CLAUDE, revenant. C'est fait, on n'a rien vu; il était temps, Jean fermait la valise. Le chevalier m'a dit de mettre ses respects aux pieds de ces dames, et de les prier de l'excuser s'il s'abstenait de prendre congé d'elles. Je crois bien, à part moi, qu'il n'en aura pas eu le courage.

ALINE, à part. Parti! Si cela est vrai, je n'y suis plus du tout, moi!

DAME CLAUDE. Le pas d'un cheval, c'est lui qui s'en va. (Armande ne dit rien et se dirige lentement vers son métier à broder.) Eh bien, c'est dommage, c'était le mari qui vous convenait; que de politesse et de bonté avec les gens! que de douceur! Monsieur l'aimait, monsieur se plaisait à sa conversation; et, si ce n'eût été l'autre, le Truchot...

ALINE. Monsieur Truchot, s'il vous plaît, dame Claude.

DAME CLAUDE. Quand je contemple la pâleur de notre pauvre Armande, ce nom m'écorche la bouche; enfin, si ce n'eût été monsieur Truchot, je suis sûre que monsieur se serait accommodé du chevalier pour gendre.

ARMANDE. Plus un mot du chevalier, je vous prie!

LES MÊMES, LE COLONEL, une lettre à la main.

LE COLONEL. Allons, c'est un brave garçon que Lucien; il oublie ton joli accueil de l'autre jour, et sera de retour ici avant deux heures. Armande, s'il te plaît, c'est à toi que je parle.

ARMANDE. Mon père, il n'y a pas d'Armande; il n'y a plus qu'une victime, n'ayant la conscience ni de ce qui se fait, ni de ce qui se dit. (Le colonel hausse les épaules; Aline l'apaise du geste.)

DAME CLAUDE, à part. Elle m'arrache les larmes des yeux!



LE COLONEL. Quant au chevalier, puisqu'il lui a plu de partir, bon voyage! (*Armande travaille; dame Claude la regarde avec compassion; le colonel fait à Aline un geste de silence et d'intelligence.*)

### TROISIÈME TABLEAU.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, LE CAPITAINE *sans la fausse barbe.*

LE CAPITAINE. Non, colonel, non; tout décidément, je ne veux pas de mon bonheur au prix de ses larmes. Le chevalier est parti parce que le mensonge ne lui était plus supportable; Lucien revient pour vous rendre votre parole, un regret sérieux et profond lui restant au fond du cœur.

LE COLONEL. Bombe et canon! L'un ne le cède point à l'autre en folie. Qu'un homme se débâte au fond de l'eau, risquant à se noyer et vous avec, hésiteriez-vous à lui appliquer sur le crâne quelque bon coup qui l'étourdisse et vous permette de le sauver quand même? Tout moyen honnête est bon dès que le salut s'ensuit.

LUCIEN. Je me l'étais dit; j'avais essayé de me le persuader; les huit jours écoulés en font foi; mais ma conscience parle plus haut que mon cœur. Cependant, colonel, je vous demande la faveur d'un entretien avec mademoiselle Armande.

LE COLONEL. Accordé.

LUCIEN. Si elle ne revient point de ses préventions, je me retire; et, cher colonel, je ne pourrai prendre sur moi de vous revoir de longtemps.

LE COLONEL. La peste soit des romans et de leur suite!

#### SCÈNE II.

LES MÊMES, ALINE.

LE COLONEL. Que fait ta sœur?

ALINE. Elle prie.

LE COLONEL. Fais-la venir ici.

ALINE. Oui, mon père. (*Aline sort.*)

LE COLONEL. Si ce mariage manque, j'en aurai un véritable chagrin. Tant de fois, votre père et moi, nous en avons caressé la pensée! tant de fois, alors que l'un et l'autre vous n'étiez encore que de tout petits enfants, nous étudions vos points de contact, et tâchions d'y découvrir des garanties de bonheur! Dire que quelques mauvaises lectures ont suffi pour renverser des prévisions sages, réalisables! Combien j'ai été imprudent de les permettre, ces lectures fatales! On veille au tempérament de ses enfants, on prend garde à ne point leur donner une nourriture malsaine, et l'on ne songe point à empêcher leur cœur de s'affaiblir, de s'amollir, et leur imagination de se farcir d'extravagances!

#### SCÈNE III.

LES MÊMES, ALINE, ARMANDE.

LE COLONEL. Armande, vous savez à quel point votre mariage avec monsieur Lucien Truchot m'eût rendu heureux? Je ne vous le redirai pas. Votre persistance dans un éloignement que vous ne sauriez motiver blesse la juste délicatesse de monsieur Truchot. Il n'est revenu que pour me rendre ma parole; vous n'en entendrez plus parler, vous êtes libre. Seulement, monsieur Truchot demande la permission de vous entretenir, et c'est bien le moins que nous lui puissions accorder. Suis-moi, Aline.

#### SCÈNE IV.

ARMANDE, LE CAPITAINE.

ARMANDE, *heureuse.* Monsieur, je vous rend grâce de votre procédé; veuillez croire que j'en apprécie à sa juste valeur. (*Lucien s'incline.*) Je m'étonnais aussi qu'un homme qui s'honorait du titre de soldat français pût consentir à épouser une fille contre son gré.

LUCIEN. Ce n'a jamais été un seul moment ma pensée, mademoiselle. Certes, j'aurais été heureux de ce mariage; vous êtes bien la femme douce et bonne que j'ai rêvée, réunissant des qualités solides à un charmant esprit, capable de diriger les intérêts de la communauté, et capable aussi d'en chanter les soirées de solitude par une conversation où la raison et l'érudition modeste se disputeraient à la grâce. Vous êtes de ces femmes qui savent écouter et comprendre, et avec lesquelles un mari peut ne pas craindre de penser tout haut sûr de trouver toujours de l'écho dans leur cœur — J'ai le malheur de vous déplaire, tout est dit; mais avant de prendre un congé définitif avant de quitter cette maison, que depuis longtemps je m'étais permis de regarder comme paternelle, et vers laquelle après Dieu, au milieu des périls, je n'ai jamais manqué d'envoyer les pensées de mon âme et les élans de mon cœur, j'ai à obtenir de vous un pardon qui, du moins, apportera quelque adoucissement à mes regrets.

ARMANDE. *Elle a écouté Lucien avec étonnement et émotion.* Un pardon! Que voulez-vous dire, monsieur? Expliquez-vous.

LUCIEN. J'y ai quelque peine, mademoiselle, sentant que je vais augmenter, s'il est possible, cette aversion que je vous inspire; et, cette fois, je ne pourrai me dire que votre colère ne soit point méritée.

ARMANDE. Parlez, monsieur, parlez; quoi que ce soit, je trouve votre conduite si parfaitement convenable, si généreuse même, que je suis prête à beaucoup d'indulgence.



LUCIEN. Eh bien, mademoiselle, désespéré de votre accueil, voyant subitement s'écrouler des projets qui avaient fait le bonheur de toute ma vie, qui m'avaient encouragé dans mes études et soutenu dans mes travaux, je me suis rattaché à une idée folle, suggérée par...

ARMANDE. Achevez, monsieur.

LUCIEN. Je vais vous offenser, mademoiselle.

ARMANDE. Parlez, monsieur.

LUCIEN, *embarrassé*. Mademoiselle, il est des taches au soleil ; la perfection n'appartient qu'à Dieu ; les saints eux-mêmes ont eu leurs faiblesses.

ARMANDE. Enfin ?

LUCIEN. Enfin, me prenant à la seule imperfection que vous ayez, à votre imagination un peu... exaltée, un peu...

ARMANDE, *rougissant*. Romanesque, dites-le moi ; on me l'a reproché assez de fois pour que je le sache.

LUCIEN. Oui, romanesque ; j'ai voulu vous plaire en marchant dans cette voie. (*S'inclinant.*) Le chevalier de Luciennes vous demande grâce pour monsieur Lucien Truchot.

ARMANDE. Grand Dieu !... En effet, cet air, ce ton de voix !...

LUCIEN. Je me reprochais ce subterfuge comme une faute dont j'ai voulu vous faire l'aveu avant de vous quitter... peut-être pour jamais !

ARMANDE, *hésitant*. Et... où allez-vous, monsieur ?

LUCIEN. Je suis soldat, mademoiselle... mais permettez-moi de ne pas vous répondre ; j'aurais l'air d'user d'un nouveau moyen afin de capiver votre intérêt.

ARMANDE, *après un silence méditatif*. Monsieur Lucien, votre langage, plein de noblesse et de raison, produit en moi un effet que n'eussent pu obtenir ni remontrances, ni railleries ; je suivais une route dangereuse, je le sens, je le vois. Voulez-vous avoir la bonté de regarder comme non avenu tout ce qui s'est passé entre nous jusqu'à ce jour ?

LUCIEN, *étonné*. Mademoiselle !

ARMANDE. Et seriez-vous assez obligeant pour lire à mon père de se rendre ici ? J'ai à lui répondre au sujet d'une proposition qu'il m'a faite il y a huit jours.

LUCIEN. Mademoiselle, mademoiselle ! serait-il possible ?

ARMANDE. Faites ce dont je vous prie, monsieur. (*Fausse sortie de Lucien. Aline entre et reste un instant sur le seuil.*) Monsieur, pardon ; il est une imprudence dont je me suis rendue coupable vis-à-vis du chevalier de Luciennes, et pour laquelle je dois demander grâce à monsieur Lucien Truchot.

LUCIEN, *étonné*. Une imprudence ?

## SCENE V.

LES MÊMES, ALINE, descendant rapidement la scène.

ALINE. Oui, les bouquets fanés qu'on vous laissait prendre, monsieur le chevalier.

LUCIEN, *souriant*. Vous les jetez et je les ramassais ; voilà tout.

ARMANDE. Mais...

ALINE, *vivement*. Armande, n'est-ce pas à toi ce joli cordon soie et argent avec une médaille à la vierge, le tout renfermé dans une petite boîte de citronnier ?

ARMANDE. Comment ?

ALINE, *appuyant*. C'est à toi, n'est-ce pas ?

ARMANDE. Oui, oui. (*Elle s'en saisit et la serre.*)

ALINE. Il me semblait, monsieur le curieux, qu'on vous avait chargé d'une mission.

LUCIEN, *riant*. Je l'oubliais, général !

## SCENE VI.

ARMANDE, ALINE.

ALINE. Cet aveu était inutile pour l'heure, tu le feras plus tard, quand le capitaine aura pu apprécier ta sagesse, et saura très-pertinemment qu'une semblable faute ne pourrait se renouveler.

ARMANDE. Chère Aline, la plus raisonnable de nous deux c'est toi ; toi toujours. Mais comment ce cordon est-il dans tes mains ?

ALINE. Je n'étais pas contente de le savoir dans la valise, cela me trottait dans la cervelle. Aussi, le capitaine revenant, je me suis dit que cette boîte passerait de sa malle dans ma poche ; en effet, pendant que Jean ouvrait cette valise, et que le capitaine était occupé ici, je suis entrée dans la chambre, j'ai heurté la valise, et cela si maladroitement que tout le contenu s'est éparpillé sur le tapis. En prêtant mon secours à Jean pour remettre tout en place, tu conçois qu'il m'a été facile d'exécuter mon dessein ?

ARMANDE. Tu es mon bon ange !

ALINE. Non, mais une bonne sœur, qui sait qu'une bagatelle donnée par une femme à un homme en dit beaucoup plus qu'elle n'en a jamais pensé, et peut diminuer la bonne opinion que cette femme inspire. Tu seras libre de tout avouer à ton mari, car je prévois que c'est ainsi que finira l'histoire.

ARMANDE. Je ferai cet aveu à mon fiancé dès que, ainsi que tu le disais, j'aurai mérité son estime.

## SCENE VII.

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL. Hein ? quoi ? ce sont les pères qu'on fait marcher à l'ordre, à présent ?



ARMANDE, *l'embrassant*. Pardon. (*Sérieuse et émue.*) Mon père, vous m'avez dit, il y a huit jours, que monsieur Lucien Truchot me faisait l'honneur de me vouloir pour femme?

LE COLONEL. A propos de quoi tu m'as joliment reçu, ma foi!

ARMANDE. Mon père, je me trouve honorée de

la proposition de monsieur Truchot... et je l'accepte.

LE COLONEL. Vivat! tu me rends bien heureux! A quinze jours la noce! (*Le colonel embrasse Armande avec effusion; le capitaine, ému, les regarde; Aline leur sourit.*)

ADAM BOISGONTIER.

## LA MAÎTRESSE DE POSTE.

Par une sombre journée d'octobre de l'année 1718, six voyageurs arrivaient à la poste de Nonancourt, village situé à une vingtaine de lieues de Paris, sur la route de Nantes. Leurs chevaux, couverts d'écume, harassés, étaient hors d'état de fournir une plus longue traite. Les voyageurs comptaient ne s'arrêter à Nonancourt que le temps nécessaire pour relayer; leur désappointement se manifesta par des jurements et des imprécations horribles lorsqu'on leur apprit que pour le moment il n'y avait aucun moyen de les satisfaire; les relais étaient épuisés. Celui qui paraissait être le chef de la petite troupe appela le maître de poste, qu'il espérait effrayer par ses menaces, car il soupçonnait qu'en voyant le piteux état de leurs pauvres montures, on ne se souciait pas de leur en fournir de nouvelles.

Une jeune personne, attirée par ces cris, parut à l'entrée de la cour, et comme ces bruyantes clameurs allaient toujours en augmentant, elle s'avança, d'un geste réclama le silence, puis elle dit d'un ton froid et calme :

« Que me voulez-vous, messieurs?

— Le maître de poste.

— C'est moi. »

Son frère, âgé de seize à dix-sept ans à peine, vint se placer à ses côtés; il était pâle de colère et paraissait disposé à intervenir, mais elle le repoussa doucement.

Le chef, usant alors de son autorité sur ses grossiers compagnons, leur imposa silence; et, s'adressant à notre héroïne, qui s'appelait mademoiselle Lhopital, il lui dit : « Qu'une affaire urgente les obligeait à poursuivre leur route sans délai; et que si elle consentait à leur livrer des chevaux immédiatement, lui, de son côté, s'engagerait à payer doubles guides.

— On a dû vous apprendre la cause de nos refus, objecta froidement la maîtresse de poste.

— Oh! sans doute, mais nous ne sommes pas dupes d'une pareille défaite.

— Conduisez ces messieurs à l'écurie, Jacques, ajouta mademoiselle Lhopital, ils verront par eux-mêmes si l'on cherche à les tromper. »

Jacques obéit; et sa maîtresse, sans plus écouter les grossiers murmures de ces étrangers, alla

reprandre sa place habituelle, dans une petite pièce attenante à la salle commune.

Les voyageurs, après s'être convaincus par leurs yeux de l'injustice de leurs soupçons, vinrent s'installer dans la salle d'attente, tout en maugréant contre la nécessité de suspendre leur voyage. L'un d'eux sortit de sa poche un jeu de dés qu'il montra à ses camarades, en les engageant à user de ce moyen de tuer le temps. Trois acceptèrent, tandis que le chef tira l'un de ses hommes à l'écart, et il s'établit entre eux un entretien fort animé. La conversation avait lieu en anglais, mais mademoiselle Lhopital, qui connaissait parfaitement cette langue, entendit quelques mots qui la firent tressaillir, tout en lui donnant le désir d'en apprendre davantage. Elle s'approcha de la mince cloison qui la séparait des interlocuteurs, et, pâle d'émotion, elle écouta. Bientôt un infâme complot lui est dévoilé dans tous ses détails. Les misérables déplorent un retard qui peut être funeste au succès de leur entreprise, et les priver ainsi de la récompense promise. Mademoiselle Lhopital, effrayée, confondue de tant de perversité, demeure d'abord immobile, incertaine du parti qu'elle doit prendre; mais son énergie naturelle, augmentée encore de toute la force de son indignation, triomphe de ce premier moment de trouble. Elle sent qu'une tâche sacrée vient de lui être imposée par la divine Providence, qu'elle réclame toute sa prudence, tout son courage. Les moments sont précieux; la jeune femme va trouver son frère et lui dit à la hâte qu'une affaire ne souffrant aucun retard l'appelle à quelque distance du village; pendant cette absence, qu'elle prolongera le moins possible, il devra user de tous les moyens imaginables pour retenir les étrangers à Nonancourt; il y va du succès ou de la ruine d'une entreprise à laquelle s'attache un immense intérêt. Cette mystérieuse recommandation excite tout à la fois la surprise et la curiosité du jeune homme; mais sa sœur refuse de répondre à aucune de ses questions. Elle n'oserait confier à cet enfant léger, étourdi, le terrible secret qu'elle a surpris, et comme il insiste :

« Plus tard, dit-elle, tu sauras tout; mais tu



essayerais vainement de me faire parler maintenant. Puis-je compter que tu m'obéiras scrupuleusement?

— Pourquoi ne pas ajouter aveuglement, ma sœur? fit le jeune garçon avec dépit. Mais c'est égal, sois tranquille, je ferai de mon mieux.

— Je reçois ta promesse, ami; songe que de ce que tu vas faire résultera pour nous une grande joie ou d'éternels regrets.

— Pars sans crainte, ma sœur, l'enfant agira en homme.

— Puisses-tu dire vrai!

Et sans attendre davantage, mademoiselle Lhopital s'élança hors de la maison. Elle eut bientôt dépassé les dernières limites du village, puis, quittant le chemin commun, elle prit à travers champs et courut, sans prendre haleine, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la grand'route, qui formait dans cet endroit une espèce de carrefour. Ses regards pleins d'angoisse se dirigeaient du côté de Paris; mais tout était silencieux; elle n'entendait que le bruit de ses propres pas broyant les feuilles qui jonchaient le chemin.

« Arriverai-je à temps? se demanda la courageuse fille, pourrai-je le prévenir de l'affreux danger qui le menace? Oh! mon Dieu! puisque vous avez voulu que j'apprenne le projet du crime, accordez-moi la grâce de l'empêcher. »

En achevant cette prière, elle se laissa tomber sur un petit tertre de gazon et attendit. Mais ses regards protestaient contre cette inaction forcée; et avec une anxiété toujours croissante ils interrogeaient les différentes routes qui se croisaient sur ce point. Était-ce la victime, étaient-ce ses meurtriers qui paraîtraient les premiers? Doute affreux, cruelle alternative qui tourmentent son âme et la font passer constamment de l'espérance à la crainte. Si, dans leur impatience, les étrangers allaient reprendre leurs propres chevaux, tout exténués qu'ils sont? De quel expédient un pauvre enfant pourrait-il user, quels obstacles opposerait-il à six hommes résolus et bien armés? Il semble alors à la jeune femme qu'ils vont lui apparaître d'un instant à l'autre, et l'effroi glace son cœur. Comment se flatter encore de sauver celui dont ils ont juré la perte? La fatalité, qui semble peser sur sa race, doit-elle annuler tous ses efforts? Puis mademoiselle Lhopital se demande si elle a agi avec toute la circonspection, toute la prudence qu'exigeait cet important secret? Devait-elle assumer sur sa tête une aussi grande responsabilité, s'en fier à son unique intervention pour prévenir un odieux attentat? Ce doute est pour sa conscience un affreux supplice; elle s'accuse de précipitation, maudit son imprudence, comme si elle avait eu le choix des moyens et le temps de les apprécier.

Une heure, ou plutôt un siècle, se passe dans

cette pénible situation; le courage de la pauvre fille s'est épuisé dans cette mortelle attente; la tristesse, le découragement l'accablent. Cependant un bruit lointain est venu frapper son oreille, mais elle ne sait encore dans quelle direction. Mademoiselle Lhopital se lève aussitôt, écoute; le bruit augmente, et elle croit entendre le roulement d'une voiture sur le pavé. Son regard avide interroge vivement tous les points. Une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, paraît enfin sur la route de Paris. Le ciel a-t-il entendu sa prière? Oh! oui, douter encore serait trop pénible!

Notre héroïne s'avance alors au-devant de la voiture; et agitant son mouchoir, elle supplie d'arrêter. Le postillon hésite; mais l'un des voyageurs le lui ordonne, malgré une assez vive opposition de la part de son compagnon. Puis, se penchant un peu en dehors de la chaise, il engage la suppliante à s'approcher, ne doutant pas que ce ne soit quelque infortunée qui implore sa générosité. Ce voyageur paraît à peine avoir atteint sa vingt-cinquième année; ses traits sont nobles et réguliers, mais empreints de cette mélancolique expression que l'on retrouve chez tous les Stuarts. Sur ce jeune et beau visage, les regrets, les déceptions ont déjà laissé des traces ineffaçables. Mademoiselle Lhopital a reconnu le fils de l'illustre proscrit de Saint-Germain, Jacques III, plus connu dans l'histoire sous le nom du chevalier de Saint-Georges, et que la politique du régent forçait à quitter la France.

« Parlez sans crainte, madame, dit-il avec bonté; malheureux moi-même, je sais compatir au malheur. »

D'une voix tremblante, notre héroïne dit alors comment elle a surpris un infâme complot tramé contre la vie du prince; les assassins devaient l'attaquer, un quart de lieue plus loin, dans un endroit qui leur paraissait convenir merveilleusement à l'exécution de leur odieux dessein. Malgré l'accent plein de vérité avec lequel ce récit avait été fait, Jacques III ne l'écouta d'abord qu'avec une sorte d'incrédulité, tandis que son compagnon laissait échapper de brèves exclamations de colère.

« M'assassiner ici, en France? interrompit l'auguste exilé; ils n'oseraient. Je sais que nous ne sommes plus au temps où le grand roi accordait à ma famille une si noble et si généreuse hospitalité; M. le régent, au contraire, croit devoir suivre une autre politique, mais jamais il n'aura pu consentir à une aussi infâme trahison.

— N'avait-il pas donné l'ordre d'arrêter Votre Grâce? dit à voix basse le compagnon du prince; une telle iniquité permet de tout supposer. »

Pendant ce débat, l'agitation de mademoiselle Lhopital avait toujours été en augmentant.



« Si Votre Majesté n'ajoute pas foi à mes paroles, s'écria-t-elle, elle est perdue ! »

On ne pouvait feindre cette pâleur, cette émotion qui faisait trembler la jeune femme, tandis que son visage était couvert de larmes. Une triste conviction pénétra dans l'âme du prétendant.

— Je vous crois, madame, lui dit-il ; ce n'était pas votre sincérité que je suspectais, mais la lâcheté de mes ennemis. Maintenant que nous sommes avertis, le danger a cessé ; si les assassins paraissent, nous nous défendrons.

— Votre Grâce ne parle pas sérieusement ! s'écria vivement le conseiller du prince ; nous escrier contre une bande de coupe-jarrets, fi donc ! c'est la besogne du bourreau !

— Fuir devant eux, milord, me paraît plus humiliant encore.

— Ils sont six hommes, tous bien armés, reparti mademoiselle Lhopital.

— Des assassins tremblent toujours. »

Le visage du lord se contracta, par le fait d'une impatience aussitôt réprimée.

« Que Votre Majesté l'ordonne, répliqua-t-il en s'inclinant, et je suis prêt à sacrifier ma vie dans un combat aussi inégal, elle lui appartient ; mais la sienne appartient à l'Angleterre.

— Je m'éloignais par suite d'un ordre aussi cruel que lâche, reprit le prince avec amertume, maintenant je dois fuir devant une menace d'assassinat. Triste dérision qu'une semblable royauté ! » Puis il ajouta d'un ton plus doux : « Votre généreuse intervention n'aura pas été inutile, madame, j'obéirai aux conseils de la prudence, quelque durs qu'ils soient dans cette circonstance : milord, prévenez le postillon que nous changeons de direction.

— Ah ! que Dieu et Votre Majesté en soient bénis ! s'écria la jeune femme, qui se sentait délivrée des plus poignantes inquiétudes.

— J'ai une mère, poursuivit le prince, une bonne et excellente mère, qui vous remerciera d'avoir sauvé les jours de son fils ; elle trouvera dans son cœur et dans sa reconnaissance les expressions qui me manquent, quoique je ne sois pas ingrat, croyez-le bien ; le malheur n'a pas encore tellement desséché mon âme, qu'elle ne sache conserver le souvenir d'un bienfait. »

Et en achevant ces mots, il s'inclina avec une tristesse pleine de dignité.

Le postillon, fit tourner ses chevaux et partit au galop. Mademoiselle Lhopital suivit des yeux la voiture, qui ne tarda point à se perdre dans un nuage de poussière. Puis ses lèvres murmurèrent : « Il est sauvé ! Merci, mon Dieu, vous avez permis que je fusse l'instrument de son salut. »

Elle reprit le chemin de Nonancourt l'esprit agité de nouvelles inquiétudes. Elle se demandait comment son frère avait pu retenir aussi longtemps les assassins sans éveiller leurs soup-

çons ? L'imprudent enfant aurait-il su ménager la colère d'hommes dont on avait tout à craindre ? et s'ils s'étaient aperçus qu'on cherchait à les tromper, à quelles extrémités de pareils misérables ne pourraient-ils se porter ! A quelques pas de la poste, mademoiselle Lhopital aperçoit son frère qui s'empresse d'accourir, elle lui ouvre ses bras et l'y presse tendrement.

« Tu m'accordes la récompense avant de savoir comment je l'ai méritée, dit gaiement le jeune homme.

— Ah ! je te revois sain et sauf, répond sa sœur avec joie, que puis-je désirer de plus ?

— Comment ! nos prisonniers, tu ne demandes pas de leurs nouvelles ?

— Qu'en as-tu fait ? où sont-ils ?

— Ils sont dans la salle où tu les as laissés.

— Leur colère ne doit plus avoir de bornes.

— Bah ! ils sont doux comme des agneaux.

— Ne plaisante pas ainsi.

— Je ne plaisante nullement ; libre à toi de t'en convaincre.

— Mais comment ? par quel miracle ?

— Ah ! je savais bien que ta curiosité s'éveillerait à la fin ; mais je suis bon, moi, et ne te ferai pas languir. Aussitôt après ton départ, j'envoyai nos domestiques dans toutes les directions où ils devaient rencontrer les chevaux que l'on ramenait à la poste, et j'eus le talent de persuader à nos hôtes que j'agissais ainsi afin d'activer l'arrivée des postillons. Ils attendirent assez patiemment pendant une demi-heure environ ; mais après les cris, les jurements, les menaces recommencèrent de plus belle ; on eût dit une légion de diables échappés de l'enfer.

— Pauvre enfant !

— Qu'aurais-tu fait à ma place ?

— En vérité, je ne sais.

— Eh bien ! là où ta sagesse se fût trouvée en défaut, ma folie a très-bien su se tirer d'affaire.

— Abrége, je t'en supplie.

— J'ai mis à la discrétion de ces mécréants et quelle discrétion, grand Dieu ! le meilleur vin de notre cave.

— Et maintenant que font-ils ?

— Ils dorment ; non pas précisément du sommeil des justes, mais de celui des ivrognes.

— Tu as eu, ami, une excellente inspiration ; mais notre tâche n'est pas encore terminée ; et lorsque l'ivresse de ces malheureux sera dissipée, il faut qu'ils soient traités selon leurs mérites.

— Soit : mais vas-tu enfin m'expliquer...

— Prépare-toi à aller porter sur-le-champ au commandant de la maréchaussée quelques lignes que je vais lui écrire.

— Agir encore une fois en aveugle ! Non pas vraiment, et je me révolte à la fin.

— Enfant, mon billet sera ouvert, et je te permettrai de le lire en chemin.



— A la bonne heure.

— Mais surtout fais diligence, car si nos *hôtes* s'éveillaient, je pourrais me trouver dans une fâcheuse position.

— Sois tranquille, ils ont pris un bon narcotique. »

En effet, lorsque les vapeurs de l'ivresse commencèrent à se dissiper, les assassins se trouvèrent garrottés et gardés à vue par des cavaliers de la maréchaussée.

Peu de temps après, mademoiselle Lhopital reçut un paquet scellé des armes d'Angleterre, et contenant une lettre et un portrait. L'auguste mère du roi Jacques remerciait celle à qui elle

devait le salut d'un fils chéri, en assurant mademoiselle Lhopital que son souvenir s'associait journellement à ses prières. Elle lui envoyait comme une bien légère marque de sa reconnaissance l'image d'une femme qu'elle avait préservée d'un coup affreux, et qui sans son courageux dévouement serait à l'heure présente la plus malheureuse des mères.

Ce portrait, d'une ressemblance parfaite, était entouré de diamants d'une très-grande beauté; notre héroïne le conserva précieusement; il lui rappelait tout à la fois l'heure la plus pénible et la plus belle de sa vie.

M. E.

## LA FILLE D'HONNEUR <sup>(1)</sup>. 1673.

### I — L'AMBASSADE DE POLOGNE.

Quoique de profondes inquiétudes et de grands périls, causés par l'approche menaçante des Ottomans, agitaient Vienne, l'Autriche, l'Allemagne, toute la chrétienté, une fête brillante, donnée pour célébrer la venue des ambassadeurs du roi Jean Sobieski, réunissait au palais de la favorite l'élite de la noblesse de l'empire. La musique jouait, tantôt les airs graves et majestueux des danses françaises, empruntés au répertoire de Lully, tantôt les airs nationaux de la Bohême et de la Hongrie, vifs et mélancoliques tout à la fois; et sous la clarté éblouissante des lustres et des girandoles, les danseurs faisaient étinceler les splendides costumes de l'Orient de l'Europe, mêlés aux parures élégantes que les dames empruntaient à la cour de Louis XIV. L'empereur Léopold, assis sous le dais, suivait machinalement des yeux les danses animées et gracieuses; mais sa pensée était ailleurs, et sa figure, soucieuse et triste, semblait déplacée dans une fête. Ses traits altérés par l'âge et par les ennuis pesants qui courbent les têtes couronnées, son teint pâle et maladif, sa taille mince et peu élevée ne donnaient l'idée ni d'un héros ni d'un souverain, et cependant la situation où il se trouvait placé aurait exigé qu'une même main tint le sceptre et le glaive, qu'un même homme réunît l'esprit de commandement et le don de vaillance, qu'un Rodolphe de Habsbourg et un Charles-Quint conjurassent les ennemis au dehors et les traîtres au dedans de l'État. A côté de l'empereur, sous le même dais, était assise sa seconde épouse, l'impératrice Eléonore, figure austère, pénitente couronnée, qui sous sa robe brochée d'or ca-

chait un cilice et des chaînes de fer. Elle aussi regardait d'un air triste la fête splendide. Derrière son siège, les dames d'honneur étaient debout, immobiles comme des statues dans leurs roides atours, et plus loin, en demi-cercle, s'étendait la guirlande des filles d'honneur, toutes jeunes et presque toutes jolies et gracieuses. Parmi elles, on en distinguait une, à sa taille élevée, à son profil de muse, et qui, au milieu de ses compagnes charmantes, semblait comme une jeune reine entourée d'une cour digne d'elle. Elle était vêtue simplement d'une robe de soie blanche, dont les longs plis traînaient derrière elle; des dentelles de Flandre entouraient son cou et voilaient ses bras, et au milieu de ses cheveux bruns, étagés en grosses boucles, couraient des rangs de perles fines. Objet de l'attention admirative des danseurs, la belle Ludmille de Graffenreid regardait avec distraction les groupes animés qui passaient sous ses yeux. Là se réunissaient les grands noms de l'empire et ceux de la Pologne. Le duc Charles de Lorraine, dernier héritier de cette maison célèbre, attirait les regards et fixait les espérances, comme la seule épée qui pût, en l'absence du roi de Pologne, sauvegarder la monarchie; auprès de lui se trouvait un autre exilé de France, le chevalier Eugène de Savoie, qui devait rendre si amère la vieillesse de Louis XIV; le comte Herman de Bade, à qui l'on imputa la gloire d'avoir pointé le fatal canon contre Turenne, s'entretenait avec le comte de Stahremberg, le futur défenseur de Vienne; auprès de l'envoyé de Pologne l'on voyait le comte de Maligny, beau-frère de la reine Marie-Casimire, de l'épouse bien-aimée de Sobieski; le marquis de Sepeville, ambassadeur de France, les envoyés d'Espagne, de Venise, de Bavière, formaient là comme un congrès de toutes les nations catholiques réunies en faisceau dans l'extrême danger de la Croix. Les yeux de

(1) Imité de l'allemand.



Ludmille parcouraient ce brillant spectacle ; mais tout à coup ils se baissèrent, et une pâleur extrême, signe d'une violente émotion, se répandit sur les joues de la jeune fille. Un jeune homme, vêtu d'un magnifique costume hongrois, venait vers elle... Il la salua et l'invita à danser... Elle posa sa main dans celle qu'il lui offrait, et ils s'avancèrent au milieu de la salle... l'orchestre jouait l'air solennel et doux de la pavana.

Les compagnes de Ludmille l'enviaient : elle avait pour danseur le favori de l'empereur, le brillant comte Zrini, qui, bien qu'issu d'une race qui ne supportait qu'avec peine le joug autrichien et fils d'un père mis à mort pour crime de haute trahison, avait joui cependant, dès son enfance, de toute l'amitié de Léopold. Il semblait que l'empereur, dégoûté des choses humaines, prit plaisir en la florissante jeunesse de Zrini ; que l'enthousiasme et l'ardeur de ce jeune homme réchaussassent son esprit glacé par les ans et par les soucis, et qu'il retrouvât en lui comme une image lointaine de ses jeunes années. Aussi le suivait-il d'un regard de complaisance pendant qu'il dansait avec la belle Ludmille. D'un air indifférent, ils échangeaient quelques mots à voix basse ; mais lorsqu'il la reconduisit à sa place près du trône impérial, une oreille attentive aurait pu entendre ces mots qu'il lui adressait et qui la firent pâlir encore : « Tout est arrangé, demain, à minuit, dans l'église des Pauvres-Clares.

Ludmille ne dansa plus ; quand les lueurs grises de l'aube firent pâlir les bougies, quand la cour se retira, elle suivit ses compagnes, et, congédiant sa femme de chambre, elle s'enferma et demeura plongée en ses réflexions. Les paroles du comte de Zrini venaient de décider de son sort.

Ludmille était la fille aînée du comte de Grahffenreid, dernier rejeton d'une race valeureuse, dont le domaine s'élevait sur les frontières du Tyrol. Sa mère, restée veuve de bonne heure, l'avait confiée aux soins de la grande maîtresse de la cour, la baronne de Neuhans, qui l'avait fait admettre parmi les filles d'honneur de l'impératrice Éléonore. Ludmille avait une jeune sœur, Ida, qui, depuis sa naissance, était destinée au cloître d'après un vœu de sa mère. Madame de Grahffenreid, se croyant frappée de stérilité, avait promis de consacrer aux autels un des enfants qu'elle priait le ciel de lui accorder, et Ida était dévouée à accomplir cet engagement. En attendant le moment fixé pour son entrée en religion, elle vivait tranquille auprès de sa mère, et ne connaissait que de nom les plaisirs qui captivaient sa sœur.

Celle-ci semblait née pour le monde et pour la cour ; sa beauté, sa grâce, sa fierté mêlée de douceur, attiraient l'attention de tous ; le comte Zrini, à son tour, la remarqua ; il l'aima et il en fut aimé. Deux passions s'éveillèrent à la

fois dans le cœur de Ludmille : l'ambition qu'excitait en elle le haut rang du comte et l'affection pure et dévouée qu'il lui inspirait ; et quoique son orgueil fût sensiblement froissé lorsqu'elle apprit qu'un mariage secret pouvait seul les unir, elle accepta, et foula aux pieds tout à la fois les justes remontrances de sa fierté et les remords de sa conscience. La famille de Zrini était puissante ; son beau-frère, le comte Émeric Tékéli, régnait presque en souverain sur la Hongrie, et ce n'était qu'à l'aide du temps que Zrini pouvait engager ses parents à recevoir pour sœur la fille d'un simple gentilhomme. Aveuglée par son affection, entraînée par le désir de s'unir pour la vie à l'homme qu'elle chérissait, et de partager un jour avec lui ce haut rang auquel il aspirait, elle se soumit à ces conditions humiliantes pour sa délicatesse ; elle rejeta comme une pensée importune le souvenir de sa mère, dont elle trahissait la confiance et dont elle déclinait l'autorité, et elle subit dans toute sa véhémence l'entraînement de ces passions qui deviennent irrésistibles lorsqu'elles ne sont pas combattues dès leur naissance.

La journée qui suivit le bal s'écoula pour Ludmille avec une lenteur extrême et dans une agitation inexprimable. Tantôt elle pressait de ses vœux l'heure qui devait l'unir à Zrini ; tantôt elle frémissait en pensant à sa mère, à ses parents, à ses amis, dont elle se séparait sans retour ; elle songeait à ce secret qui allait peser sur toute sa vie, et elle se disait qu'il était temps encore, qu'elle pouvait fermer devant elle cette voie d'intrigues et de ténébres... La journée se passa dans ces angoisses ; mais quand au palais tout bruit eut cessé, quand onze heures sonnèrent aux clochers de la ville, Ludmille se revêtit lentement d'une robe blanche, elle posa dans ses cheveux la couronne des fiancées, jeta sur ses épaules une mante noire, et sortit sans bruit de son appartement.

## II — LE MARIAGE.

Le couvent des Pauvres-Clares, fondé par la princesse Elisabeth d'Autriche, veuve du roi Charles IX, touchait au palais de la favorite ; c'était là que la jeune veuve faisait de longues retraites, c'est là qu'elle mourut, jeune encore, entre les bras des Clarisses, ses sœurs et ses amies. Elle avait fait établir un souterrain et une porte de communication entre le palais et le monastère ; l'impératrice Éléonore se servait fréquemment de ce passage pour assister aux offices des religieuses, et goûter parmi elles quelques heures de solitude. Ludmille n'avait pas eu de peine à se procurer la clef de la porte qui conduisait à l'église des Claires, et, se servant des passages, des escaliers dérobés qui conduisaient à l'apparte-



ment particulier de l'impératrice, elle arriva dans le souterrain sans avoir été rencontrée par personne. Elle était seule : ainsi l'avait demandé Zrini. Tremblante, épouvantée et par la solitude et le silence, et par ses propres pensées, elle s'arrêta devant la porte... Deux grandes statues de bronze étaient placées aux côtés de cette porte : elles représentaient des chérubins, l'un tenant un livre, l'autre une épée... Ces figures immobiles et sévères, dont une faible lueur laissait entrevoir les formes majestueuses, jetèrent dans l'esprit de Ludmille une étrange terreur... Il lui semblait que le ciel même s'opposait à son alliance avec un homme qu'on soupçonnait d'être l'ami, le complice des infidèles... Un instant elle eut la pensée de retourner en arrière, mais la porte s'ouvrit de l'intérieur, et Zrini parut devant elle. « Combien j'étais inquiet ! dit-il ; venez, venez, le prêtre est à l'autel, il nous attend... »

Ludmille obéit ; et, appuyée sur son bras, elle entra dans la vaste et sombre église des Clarisses. Deux cierges allumés à un autel éclairaient seuls ces profondes arcades, ces voûtes élevées et solennelles... Derrière le maître-autel s'étendait une grille qui séparait l'église du chœur des religieuses, et à travers le rideau noir abaissé devant cette grille, on entendait les voix faibles et douces des Clarisses qui psalmodiaient l'office des matines. Ludmille fut conduite par son fiancé au pied de l'autel, où le prêtre les attendait. Elle se mit à genoux, Zrini se plaça auprès d'elle, en peu d'instants leurs promesses furent échangées et consacrées par la bénédiction nuptiale ; ensuite le prêtre monta à l'autel et commença le saint sacrifice. La nouvelle épouse y mêla des prières ardentes : elle pria, en ce moment qui de loin lui avait paru le comble du bonheur, comme si quelque grande infortune l'eût menacée ; comme si celui en qui elle avait mis sa joie n'eût pas été à côté d'elle, et ne lui eût pas engagé sa foi à toujours. Les accents des religieuses lui parvenaient au travers de sa prière et de son émotion ; elles disaient les paroles des psaumes :

« Mon cœur est navré d'amertume, je suis consumé de tristesse ; j'ai attendu un consolateur, mais en vain ; j'espérais un ami, je ne l'ai pas trouvé... »

» Votre colère s'est appesantie sur moi ; vous avez fait peser sur ma tête tous les flots de votre fureur.

» Vous avez éloigné de moi mes amis ; vous m'avez rendu pour eux un objet d'horreur.

» Je suis devenu pour eux un opprobre ; ils m'ont regardé, et ils ont secoué la tête.

» Seigneur, mon Dieu ! secourez-moi !... »

Les paroles arrivaient à Ludmille entrecoupées, comme de sinistres prophéties, et remplissaient son cœur d'une alarme involontaire. Mais un regard de Zrini la rassura ; et lorsqu'en sortant de

l'église il la pressa sur sa poitrine, l'appelant son épouse bien-aimée, elle se crut pour jamais hors de l'atteinte de l'infortune.

### III — LE PORTE-FEUILLE.

Elle ne tarda pas à éprouver combien un secret tel que le sien est pesant. Ses rapports d'intimité avec ses compagnes, autrefois si doux, devinrent pénibles ; sa correspondance avec sa mère et sa sœur, autrefois fréquente et confiante, devint un supplice ; elle dut veiller avec un soin craintif sur ses paroles, sur ses regards mêmes. Sa pâleur, sa rougeur pouvaient être interprétées et dévoiler le secret qu'elle renfermait en son âme... Elle devait paraître indifférente lorsque devant elle on parlait de son mari ; elle devait défendre à ses yeux de s'animer lorsqu'en public il paraissait devant elle ; sous les regards de tant de témoins, elle ne pouvait échanger avec lui que quelques paroles froides et rares, et à chaque lettre qu'elle lui écrivait elle craignait d'être surprise. Leurs entrevues étaient rares, inquiètes ; elles avaient lieu chez un ancien serviteur de la famille Zrini ; et quoique les troubles publics eussent affaibli l'ordre et l'étiquette sévère qui jadis régnaient au sein du palais impérial, Ludmille n'osait pas s'absenter fréquemment ; et elle sentait de plus en plus combien la voie du mensonge est laborieuse et difficile.

C'était pendant une de ces réunions dangereuses. Les deux époux, debout auprès d'une fenêtre qui donnait sur un jardin, se regardaient avec tristesse : « Ce sont des adieux, ma Ludmille, disait Zrini. »

Elle s'appuya sur son épaule et fondit en larmes. « Je reviendrai, dit-il, je reviendrai bientôt, et alors j'aurai conquis le droit de te proclamer ma femme à la face de l'univers. »

Elle le regarda : « Oui, reprit-il avec feu, je vais rejoindre Tékéli, mon beau-frère, armé en ce moment pour la défense et la liberté de la Hongrie, de notre cher pays ; je m'unirai à ses efforts, je combattrai à ses côtés, et lorsqu'il sortira triomphant de la lutte, lorsqu'il sera placé sur le trône de Hongrie, lorsqu'à mon tour je régnerai enfin, alors, alors, Ludmille, je t'appellerai à moi, et ce ne sera pas une couronne comtale qui ornera ta tête, mais une couronne de princesse souveraine. — Mais, s'écria-t-elle épouvantée, Tékéli n'est-il pas allié aux Ottomans ? N'est-ce pas lui, si la voix publique dit vrai, qui attire les infidèles au cœur de l'empire ? n'a-t-il pas reçu de la main même du sultan les marques de son vasselage, la pelisse d'honneur ?

— Eh ! qu'importe ? répondit Zrini avec un sourire dédaigneux, qu'importe ? Tout appui est bon quand il s'agit de punir les tyrans ? Chassons aujourd'hui les Autrichiens, les anciens oppres-



seurs de notre patrie, et demain nous reauverrons en Asie les porteurs de turbans. Que la Hongrie soit libre, n'importe à quel prix !

— Mais la foi jurée à l'empereur... — Que lui dois-je ? n'a-t-il pas laissé égorger mon malheureux père ? — Il a protégé ton enfance, il t'a servi de père, lui ! Oh ! ne le trahis pas ! combats pour ton pays si ta conscience te l'ordonne, mais ne t'allie pas aux ennemis de la croix, mais ne souille pas ta gloire par une perfidie contre un monarque, un vieillard qui t'a si tendrement aimé ! »

Zrini ne répondait pas ; il se promenait dans la chambre d'un air sombre et préoccupé ; enfin, il dit : « Il faut partir, l'heure est venue. — Oh ! Zrini ! s'écria-t-elle, et si je ne te revoyais plus ! »

Il revint vers elle et la prit dans ses bras : « Donne-moi, dit-elle, donne-moi ce portrait de la mère auquel tu ressembles toi-même ; en le voyant, je retrouverai quelque chose de toi... »

Il tira de sa poche le portefeuille où était enchâssé le portrait, et il le remit à Ludmille.

« Adieu, lui dit-elle au milieu de ses pleurs, souviens-toi de moi, hélas ! et souviens-toi de Dieu ! »

Il l'embrassa encore ; et après les plus tendres protestations, ils se séparèrent.

Le lendemain, Ludmille contemplait, triste et pensive, ce portrait où, sous les traits doux et nobles de la comtesse Zrini, elle retrouvait l'image de son époux ; elle s'absorbait dans cette contemplation et dans ses pensées, quand sa main, touchant par hasard un des ornements qui formaient le cadre du portrait, le portefeuille s'ouvrit et laissa voir une poche secrète d'où tombèrent en grand nombre des lettres et des papiers : Ludmille les ramassa, et vit, non sans inquiétude, que c'étaient des écrits en caractères turcs, qui pour la plupart portaient, en guise de signature, un sceau, tel que les Orientaux en mettent au bas de leurs titres. Un papier, écrit en caractères européens, frappa ses yeux ; elle l'ouvrit et lut : c'était de l'italien, langue qui lui était familière depuis son enfance.

« Nous avons reçu vos avis, et le grand vizir » agira en conséquence. Il marchera sur le Da- » nube, et puisque vous croyez que l'empereur, » dont le départ est inévitable, prendra dans sa » fuite la rive droite, le grand vizir organisera » ses mouvements de manière à surprendre la » famille impériale et à terminer la guerre d'un » seul coup. Vous connaissez les promesses du » sultan : — à Tékéli la Hongrie, à vous la » Transylvanie. Adieu, soyez heureux. »

Cette lettre, probablement écrite par quelque renégat italien au service du grand vizir, jeta dans l'âme de Ludmille une consternation profonde. Ce qu'elle craignait était arrivé. Zrini était deux fois traître, il sacrifiait à la vengeance et

à l'ambition la foi du chrétien et l'honneur du citoyen... Consternée, elle tenait à la main ce papier fatal, quand une de ses compagnes entra précipitamment, et lui dit : « Mademoiselle de Grahffenried, l'impératrice nous mande auprès d'elle. »

Ludmille jeta les papiers dans le foyer et suivit, par une impulsion involontaire, celle qui venait la chercher. « Les Turcs arrivent, lui dit cette jeune fille avec frayeur ; ils ont passé le Danube, ils marchent sur Vienne ! on a vu leurs éclaireurs dans les campagnes... Les moissonneurs ont été surpris et tués au milieu de leurs travaux par ces barbares ! — Grand Dieu ! — La cour va partir : il ne nous reste peut-être qu'un seul jour pour la fuite... Voyez quel désordre autour de nous ! »

En effet, tout, dans le palais, peignait une extrême confusion, et l'empereur, l'impératrice eux-mêmes, entourés de leur famille, semblaient en proie à un trouble profond. « Que la volonté de Dieu soit faite ! disait la pieuse princesse ; les cheveux de notre tête sont comptés, il n'en tombera pas un sans sa permission. — Et il permettra que le secours arrive, ajouta l'empereur ; Sobieski et les princes alliés de l'Allemagne ne tarderont pas à venir en aide à Vienne si ces barbares assiègent la ville. — Mais il importe que Votre Majesté soit en sûreté, dit l'évêque de Neustadt, Colonitz. Conservez le pasteur au troupeau, partez, sire, et Dieu vous gardera. — Nous partons, et en suivant la rive droite du Danube, nous serons bientôt en lieu de sûreté. »

— La rive droite du Danube ! » répéta une voix faible et gémissante.

Et Ludmille, en chancelant, pâle comme si le souffle de la mort eût passé sur son front, vint se jeter aux pieds de l'empereur et les tint étroitement embrassés : « Au nom du ciel ! s'écria-t-elle, par tout ce qui vous est cher, sire, ne suivez pas cette route, la trahison vous y attend !... — Que dites-vous, mademoiselle de Grahffenried ? Pourquoi ces larmes et cette insistance ? — Oh ! sire, prenez un autre chemin, n'allez pas au-devant de la captivité ! Les Turcs sont sur la rive droite... — Qui vous l'a dit ? »

La question fut répétée par l'impératrice, par Colonitz, par les généraux qui entouraient l'empereur. « Qui vous l'a dit ? répéta Léopold. Parlez, mademoiselle ! — Je ne puis ! répondit-elle en s'affaissant sur elle-même, je ne puis parler ; mais croyez-moi, croyez-moi ! »

Elle ne put continuer, et s'évanouit aux pieds de l'empereur. Les femmes de l'impératrice la relevèrent, et l'emportèrent comme un corps privé de vie. « C'est une inspiration du ciel, sire, suivez-la, dit le vieil évêque. Je crois aux paroles de cette jeune fille, quoique j'ignore les motifs qui l'ont poussée à vous parler ainsi. »



Peu d'heures après la cour partit, laissant au palais Ludmille, qu'une fièvre maligne mettait aux bords du tombeau.

#### IV — LE SIÈGE DE VIENNE.

Pendant trois semaines, Ludmille lutta contre la mort, sous les étreintes d'une maladie causée par de si violentes émotions, et lorsqu'elle revint lentement à la vie, soignée par quelques vieux serviteurs qui gardaient le palais, Vienne était livrée à toutes les terreurs d'un siège dont on ne pouvait prévoir l'issue. Les premiers bruits qu'elle put percevoir furent les coups de canon qui ébranlaient les tours et les remparts de la ville; du fond de son lit, elle vit la lueur rouge et sinistre des incendies; et les femmes qui veillaient au chevet de sa couche l'entretenaient des terreurs dont elles étaient saisies à chaque assaut, qui enlevait des défenseurs à la cité, et qui lui montrait les ennemis, toujours plus nombreux et plus acharnés. Lorsque Ludmille se sentit un peu de forces, elle monta au plus haut étage du palais, et de là elle vit un spectacle imposant et terrible. Aussi loin que les yeux pouvaient s'étendre, dans tout le cercle qui entourait Vienne, on ne découvrait qu'une agglomération de tentes et de pavillons orientaux, ville nomade et guerrière qui étreignait dans ses menaçants replis la ville des Césars. Les mœurs et les habitudes de l'Asie étaient transplantées aux portes de Vienne; on distinguait dans la plaine les animaux de l'Orient, le *vaisseau des sables*, le chameau, le dromadaire qui apportaient des provisions; on distinguait le croissant au sommet des tentes, on voyait flotter les étendards des pachas; dans les intervalles de la canonade, on entendait la musique sauvage des Asiatiques, les cymbales, les trompettes, les psaltérions, et quelquefois même le vent portait aux oreilles des Viennois les accents monotones des derviches qui appelaient les croyants à la prière. Ludmille frémit à ce tableau, et se demanda si le secours attendu arriverait à temps; puis, revenant à ses peines personnelles, elle s'assit, les yeux fixés sur le camp, pensant à son époux, à sa mère, à sa sœur, dont elle ignorait la destinée; elle versa des larmes et sur son propre malheur et sur celui de son pays.

Soixante jours s'écoulèrent pour la ville dans des angoisses affreuses et dans une ignorance absolue des nouvelles du dehors. L'épuisement des munitions, les progrès de l'ennemi, l'attente de secours toujours trompée, livraient les âmes à un morne désespoir; et le comte de Stahremberg, commandant de Vienne, avait annoncé que la cité ne pouvait plus tenir que trois jours. Le soir du second jour, un cri retentit par toute la ville; on avait vu jaillir au sommet du Calenberg une lumière éclatante : — c'était le

signal tant attendu, le secours tant promis, c'étaient Sobieski et ses vaillants compagnons.

Au lever de l'aube on distingua, sur les collines qui environnent Vienne, les hussards de Pologne, si redoutables aux infidèles. On vit l'armée de salut, descendant les pentes escarpées, chasser les Ottomans qui voulaient lui résister; et, lorsqu'elle fut tout entière dans la plaine, elle s'élança comme un torrent sur le camp ennemi. L'impétueux Sobieski renversa ce qui s'opposait à son passage; il fit reculer devant lui ce flot de barbares, et grâce à sa victorieuse épée, après soixante jours de tranchée ouverte, la ville impériale fut délivrée des infidèles qui allaient l'envahir.

Le lendemain, les vainqueurs firent leur entrée dans la ville qu'ils venaient de sauver. Toute la population s'était portée sur leur passage, et tous les yeux étaient fixés sur le roi de Pologne, qui s'avancait, modeste dans sa victoire, entouré des généraux autrichiens, qu'il appelait ses amis et ses frères. Le peuple se pressait autour de lui en poussant des cris d'enthousiasme et d'amour. On baisait ses pieds, ses mains, ses vêtements, et jusqu'aux rênes de son cheval. Ceux qui ne pouvaient le toucher tendaient les bras vers lui en criant : « O notre vaillant roi ! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses ! — C'est Dieu qui nous sauve, mes enfants, répondait Sobieski, à lui seul l'honneur et la gloire ! *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam !* »

Derrière le roi et les généraux marchait un autre groupe aussi touchant et non moins glorieux : c'était l'évêque Colonitz, entouré de six cents petits enfants turcs, trophée de la charité, orphelins ou esclaves, délaissés par les vaincus dans leur fuite, et que l'évêque avait trouvés, mourant de faim et de frayeur, dans le camp abandonné. Les plus âgés marchaient autour de lui, les plus jeunes étaient portés entre les bras des religieuses qui allaient leur servir de mères; tous semblaient regarder avec une confiance instinctive celui qui devenait en ce jour leur père et leur protecteur, et qui, après les avoir arrachés à la mort, allait les enfanter à la vraie foi. Le cortège se dirigea vers la cathédrale de Saint-Étienne, où l'on chanta le *Te Deum*, que Sobieski entendit à genoux, prosterné le front contre terre, s'humilier devant le Dieu qui l'avait fait si grand (1).

Ludmille avait suivi des yeux le cortège, et quoi que pût dire sa raison, elle y avait cherché une image chère à son cœur : le roi, les généraux, les soldats, les nobles, les prêtres, les orphelins passèrent; le peuple s'écoula, enivré de joie... Zrini n'était pas là...

(1) Tous ces détails sont historiques.



Deux jours après, la cour impériale revint à Vienne pour remercier le vainqueur des Ottomans, et Ludmille put espérer quelques lumières sur le sort de son époux. Elle revit la grande maîtresse, quelques-unes de ses compagnes; mais elle n'osa rien leur demander; enfin, elle rencontra un vieux chambellan allié de loin à sa famille, et après quelques questions insignifiantes, elle se hasarda à prononcer ce nom qui ne quittait ni sa mémoire ni son cœur. « Zrini! répondit le vieillard, Zrini! Mais, quoi! vous ignorez donc ce qui est arrivé? — Je n'en sais rien, balbutia-t-elle d'une voix éteinte. — Au fait, dans une ville assiégée... Eh bien! ma belle cousine, Zrini, bien et dûment convaincu d'avoir conspiré contre l'empereur et contre l'État en s'alliant à la Porte, a été, par grand bonheur, arrêté en Hongrie et renfermé dans la forteresse de Kuffstein, en attendant que Sa Majesté très-sacrée décide de son sort; et si l'on me consultait, le traître n'aurait pas d'autre sort que le sort de son père, qui ne valait pas mieux que lui. Une hache et un billot arrêtaient les plus beaux complots du monde... Mais qu'avez-vous, belle cousine, vous pâlissez? Je m'oublie à vous parler ainsi... voulez-vous accepter mon bras? Je vais vous conduire hors de la galerie. »

Ludmille se traîna mourante jusqu'à son appartement. La solitude et le silence lui firent quelque bien, et elle prit aussitôt une forte résolution. Elle chercha son acte de mariage et le cacha dans son sein; puis, sans demander de conseil à personne, elle alla trouver l'empereur, qui travaillait dans son cabinet. L'huissier de service la fit entrer. Elle se trouva seule avec Léopold, et, sans hésiter, elle se jeta à genoux devant lui, en disant d'une voix étouffée par les larmes : « Sire, je viens vous demander une grâce... je suis... je suis la femme de Zrini!... — Vous, mademoiselle? Si vous dites vrai, vous êtes la femme et bientôt nous dirons peut-être la veuve d'un traître... — Hélas! sire, je suis sa femme... en voici la preuve... voici l'acte de notre union, j'ai le droit de partager son sort... De grâce, accordez-moi la permission de le rejoindre en prison, de le servir, de le soigner, de vivre et de mourir auprès de lui. »

Léopold lut le papier qu'elle lui tendait, et la regardant avec attention, il dit : « Comtesse Zrini, vous nous avez donné autrefois un avertissement salutaire, vous avez voulu sauver et ma famille et moi de la captivité... Je ne vous demande pas à qui vous deviez ces renseignements... mais, en retour du service que vous nous avez rendu, je vous accorde la vie de votre mari, et, puisque vous le demandez, l'autorisation de le visiter dans sa prison... Je vais écrire l'ordre de vous y laisser pénétrer. »

Ludmille restait à genoux et pleurait. L'empereur

revint vers elle et lui dit avec douceur : « Zrini est malade... votre présence le consolera... Allez, allez auprès de lui, madame, et dites-lui qu'il ne désespère pas de l'avenir... »

## V — ZRINI.

Le soir tombait quand Ludmille, escortée de quelques soldats, accompagnée par deux femmes et par des domestiques, arriva en vue du château de Kuffstein, résidence et prison de Zrini. Les derniers rayons du soleil d'automne perçaient le voile de vapeurs grisâtres qui les avait cachés jusqu'alors et doraient la cime lointaine des monts; le château, bâti au sommet d'un rocher, découpait à l'occident, sur le ciel rougi, ses tours, ses créneaux et le vaste circuit de ses sombres murailles. Les ouvrages des fortifications modernes l'enveloppaient de leurs angles aigus et laissaient voir les bouches béantes des canons, prêtes à balayer chaque sentier qui conduisait à la prison d'État et à la petite ville qui s'élevait à ses pieds. Ludmille sentit son cœur glacé en voyant ces lieux où vivait celui qu'elle avait tant désiré de rejoindre, et elle n'eut plus qu'une pensée, celle de pénétrer auprès de lui et de se consacrer toute à sa consolation.

Le commandant du fort, à la vue de l'ordre signé par l'empereur, témoigna à la comtesse Zrini les plus grands égards; mais lorsqu'elle exprima le désir d'aller s'enfermer auprès de son époux, il secoua la tête : « Le comte Zrini n'est plus tel que vous l'avez connu, madame, dit-il enfin en réponse aux pressantes questions de Ludmille; de grands malheurs, de grandes déceptions, de grandes fautes ont miné sa santé, ont altéré sa raison... » Ludmille ne put répondre. « Il se croit un prétendant à la couronne de Hongrie, fiancé à une archiduchesse d'Autriche... Il ne vous reconnaîtra pas, madame. »

Chaque mot enfonçait un coup de poignard dans le cœur de Ludmille; mais, rappelant toute sa fermeté, elle répondit : « Si vous croyez que ma présence ne puisse pas lui être nuisible, veuillez, monsieur, m'introduire auprès de lui. »

Le commandant s'inclina, et conduisit Ludmille par un escalier de pierre jusqu'à l'appartement spacieux et commode que l'on avait donné à Zrini. Près d'une fenêtre gothique, d'où l'on découvrait un admirable paysage, Zrini, couché dans un grand fauteuil, dormait d'un sommeil inquiet et fiévreux. Ludmille put le contempler à loisir, et remarquer les ravages que trois mois d'agitation et de malheurs avaient produits sur ce visage si fier et si noble. Une maigreur extrême annonçait le déclin des forces physiques, et la sombre rougeur des pommettes semblait déceler une fièvre ardente et dangereuse. Ludmille s'assit dans l'ombre, les yeux fixés sur son malheureux époux, attendant avec une anxiété extrême le mo-



ment où il s'éveillerait. Enfin il se dressa lentement, jetant autour de lui un regard fixe et vague qui trahissait l'état de son âme. Il ne parut pas voir Ludmille; mais, s'adressant à son valet de chambre, il lui adressa quelques discours incohérents. Ludmille, voyant qu'il ne la reconnaissait pas, osa s'approcher de lui; il la regarda alors et demanda : « Quelle est cette femme? — Monseigneur, c'est la comtesse Zrini, l'épouse de Votre Seigneurie. — Je ne connais pas de comtesse Zrini, et l'archiduchesse n'est que ma fiancée... — Hélas! s'écria-t-elle en se laissant tomber à genoux, hélas! c'est Ludmille, votre pauvre Ludmille! »

Ce nom parut le calmer. « Ludmille, dit-il avec douceur, Ludmille... oui, c'était du temps où je vivais auprès du vieil empereur, qui m'aimait et que j'ai... Judas aussi a trahi son Seigneur... je n'ai pas de seigneur, moi, je suis prince souverain... je n'ai pas de femme... éloignez-vous... voilà le cortège de l'archiduchesse... on n'attend plus que le fiancé. »

Un morne silence succéda à ces paroles; on coucha le malheureux insensé, et Ludmille le veilla tout la nuit. La journée suivante, et tous les jours qui lui succédèrent se passèrent ainsi dans des alternatives de tendresse et de colère, de mémoire et d'oubli, enfin dans une démence complète. Ludmille soignait son mari avec une patience infatigable, et elle acquit la triste conviction que les forces et la vie de Zrini, comme un sablier trop secoué, s'écoulaient rapidement. Novembre était arrivé avec ses jours tristes et ses longues nuits. Zrini ne pouvait plus quitter sa couche, et quoiqu'il fût en proie à une fièvre continuelle, son esprit semblait plus calme. Une fois même, il appela Ludmille par son nom, parut la reconnaître, et lui adressa quelques paroles d'affection. Pendant la nuit, elle l'entendit prier, et elle vint se mettre à genoux auprès de lui... Il la regarda avec amitié, et lui dit : « Tu pries pour moi, Ludmille! Oh! prie, prie avec ardeur, afin que je sois pardonné! Prie tout haut. »

Elle obéit; il se calma de plus en plus, comme si les paroles saintes eussent recélé cette douce harmonie qui décollait de la harpe du roi-prophète. « Je te reconnais, disait-il, Ludmille, ma femme!... Nous avons été séparés si longtemps! je ne sais ce qui s'est passé... j'ai été bien malade.... Tu as bien fait de venir auprès de moi... nous ne nous quitterons plus désormais!»

Il s'arrêta, réfléchit et reprit d'une voix basse : « Je te retrouve, je me retrouve moi-même, mais il me semble que je touche au terme de la vie... quelque chose me le dit au fond du cœur... Je voudrais me réconcilier avec Dieu : j'ai beaucoup péché... Ma bonne Ludmille, ne pleure pas...

Envoie chercher un prêtre, afin que, si je meurs, nous nous retrouvions pour l'éternité... »

Elle bénissait Dieu au milieu de ses larmes; Zrini continua à lui parler avec douceur jusqu'au moment où le prêtre, qu'elle avait mandé, se rendit auprès de lui... Ils restèrent seuls; au bout d'une heure, le prêtre vint chercher Ludmille; le commandant, les officiers du fort, le médecin se rassemblèrent autour de Zrini, qui les avait fait appeler. Il prit Ludmille par la main, et s'adressant à ceux qui entouraient son lit, il leur dit : « J'atteste devant Dieu que mademoiselle de Grahffenried est ma légitime épouse; je n'emporte qu'un regret au tombeau, c'est de n'avoir pu reconnaître son amour et sa fidélité. Je meurs repentant de mes fautes, et surtout de la trahison que j'avais méditée contre l'empereur... Priez pour moi, priez pour un pécheur; et vous, Ludmille, n'oubliez pas combien je vous ai tendrement aimée... Priez pour mon âme, afin qu'elle puisse aller attendre la vôtre... en paix... »

Le soir du même jour, Zrini mourut, en paix avec tous, comme il l'avait désiré...

#### VI — CONCLUSION.

Peu de jours après, Ludmille se rendit dans le Tyrol, au château de Grahffenried. Une lettre l'avait précédée, et avait révélé à sa mère l'histoire rapide et douloureuse de ces six derniers mois, qui avaient fait sa fille épouse et veuve. Madame de Grahffenried accueillit sa fille repentante avec la tendresse la plus indulgente et la plus sympathique. Ida pleura avec elle, et Ludmille goûta quelque repos dans ce séjour paisible, entourée de ces pures affections. Mais la mort de son malheureux époux avait détaché son âme de la terre; elle aspirait à une paix plus profonde, à une retraite plus austère que le manoir de Grahffenried, et après s'être longtemps éprouvée, elle annonça l'intention d'accomplir, elle, le vœu de sa mère, et de remplacer Ida dans la vie religieuse. Elle avait cru entrevoir, d'ailleurs, que ce sévère avenir inspirait quelque effroi à cette jeune fille, et elle s'estima heureuse de pouvoir, par un sacrifice volontaire, expier ses fautes et rendre à sa sœur le bonheur et la liberté.

Lorsque sa première année de veuvage fut écoulée, Ludmille entra chez les Clarisses de Vienne, et elle fit ses vœux dans cette même église où elle avait reçu la bénédiction nuptiale. Ce fut l'impératrice Éléonore qui donna le voile à son ancienne fille d'honneur; et la sœur Emmanuel vécut en cette solitude pénitente plus heureuse que ne l'eût été la comtesse Zrini au faite des honneurs qu'un instant elle avait enviés.

ÉVELINE RIBBECOURT.



## LE SOIR.

Heure douce et silencieuse  
Où l'âme aime à se recueillir,  
Où malgré soi l'on est rêveuse;  
Heure pleine de souvenir!

Tout est calme, paix et mystère  
A l'instant où finit le jour;  
Plus aucun des bruits de la terre :  
Ils vont s'éteignant tour à tour.

On dirait que dans la prairie  
Le ruisseau n'ose murmurer :  
Invoquant le nom de Marie,  
La cloche seule ose tinter.

Le rossignol sous la feuillée  
Semble se plaindre et soupirer;  
Et la brise de la vallée  
Tout doucement semble parler.

Dans sa voix je crois reconnaître  
La voix des êtres que j'aimais;  
Que trop tôt je vis disparaître  
Et que je n'oublierai jamais...

Oui, tu viens parler à mon âme  
De tous ces pauvres chers absents;  
On dirait qu'une vive flamme  
Les éclaire et les rend présents.

Au ciel se souvient-on encore  
De ceux qu'on aimait ici-bas?  
Le cœur est-il un luth sonore  
Qui vibre et ne se brise pas?

Oh! quelles sont vos destinées?  
Ces étoiles brillant aux cieux  
Et qui semblent sur nous fixées,  
Êtres aimés, sont-ce vos yeux?

Oui, je le crois, et je l'espère,  
Vous nous aimez, vous nous voyez;  
Vous entendez notre prière,  
A Dieu c'est vous qui la portez.

Et toujours à l'heure du soir,  
Quand on est triste et solitaire,  
Pour nous glisser au cœur l'espoir  
Vous vous inclinez vers la terre.

### EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Jacqueline de Bavière, fille unique de Guillaume VI, comte de Hollande et de Marguerite de Bourgogne, sœur de Philippe le Bon, fut mariée, très-jeune encore, au dauphin Jean, fils de Charles VI; ce jeune prince mourut empoisonné, et sa veuve, âgée de seize ans, donna sa main à Jean IV, duc de Brabant. Belle, aimable, spirituelle, elle fut cependant malheureuse, et ne pouvant pas supporter son sort avec patience, elle se retira à Londres, en demandant, pour cause de parenté, l'annulation de son mariage. Se croyant libre, elle épousa en Angleterre Humfroy, duc de Gloucester, et pendant qu'elle se livrait aux fêtes de son nouvel hymen, son oncle, Jean de Bavière, s'empara de ses États. Elle revint dans les Pays-Bas, et quoique délaissée par ses plus proches parents, elle se met à la tête de quelques soldats fidèles, et elle parvient à rentrer en possession de quelques-unes de ses villes de Hollande. Deux partis s'étaient formés dans ses États : celui des Hœcks embrassait la cause de Jacqueline, celui des Cabillaux soutenait les droits de Jean IV, son second mari, et du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, son héritier. Délaissée, trahie, abandonnée par le duc de Gloucester, poursuivie à outrance

par son propre oncle, Jacqueline ne put, résister à tant d'ennemis. Elle négocia avec Philippe de Bourgogne, et lui abandonna l'administration de ses domaines, promettant même de ne pas se remarier sans son consentement, car elle était redevenue libre par la mort de Jean IV, et par une décision du saint-siège, qui venait d'annuler son mariage avec le duc de Gloucester.

Ame tendre et faible, Jacqueline crut trouver le repos dans un quatrième mariage qu'elle contracta secrètement avec François de Borselen, gentilhomme hollandais. Philippe le Bon eut connaissance de cette union; il s'empara de Borselen, et força Jacqueline à racheter la vie de son mari en abandonnant sans retour à Philippe la propriété de ses États. La malheureuse princesse se retira en Zélande, et y mourut de langueur (1436), à l'âge de trente-quatre ans, laissant à la postérité, comme Marie Stuart, le souvenir de sa beauté, de ses imprudences, de ses infortunes, et des trahisons de ses proches. Pendant ses heures de loisir, Jacqueline s'amusait à façonner des vases d'argile que les antiquaires hollandais conservent sous le nom de *crown Jacoba Kruykjes* (*cruches de dame Jacqueline*).



## LE PROGRÈS MUSICAL

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 1.

Notre premier Catalogue annonce une liste de morceaux choisis. La musique destinée aux jeunes personnes y figure principalement. Nous avons fait un classement qui indique la progression des trois degrés: *musique difficile, musique moyenne force, musique facile*. Grâce à cette classification, nos abonnées pourront faire leur choix à coup sûr.

Dans la première catégorie nous remarquerons, entre autres œuvres, des morceaux de Kalkbrenner et Dohler, une romance sans paroles de Thalberg, et un impromptu sur le chœur des *Deux Acares*, de Grétry. — Dans la seconde catégorie, nous trouverons des *fantaisies* d'Osborne, de Brisson, de R. Mulder, de brillants caprices de Ch. Delionx, ce jeune successeur de Gott-

chalk, etc., etc., etc. — Dans la troisième catégorie, nous aurons une collection complète de mignonnes fantaisies d'Alphonse Leduc, A. Delaseurie, Ch. Czerny, Jules Warnecke, A. Decombes, etc. Nous ne pouvons tout signaler.

De la musique de piano et violon (moyenne force), de la musique de danse *toute nouvelle*, un célèbre opéra de Grétry, des ariettes italiennes, des mélodies françaises, des *Scènes de la vie de pension*, destinées aux maisons d'éducation, voilà le sommaire des œuvres que le *Progrès Musical* offre pour la première fois au choix des abonnées du JOURNAL DES DEMOISELLES.

Le prochain numéro publiera le 2<sup>e</sup> de nos *Catalogues généraux*.

## REVUE MUSICALE.

Il y avait à Rome, en 1660, un musicien nommé Stradella. Ce musicien était également renommé pour son talent de compositeur et de chanteur. Il avait épousé secrètement une noble Vénitienne et l'avait amenée à Rome. Mais un seigneur à qui la femme de Stradella avait été fiancée dès l'enfance ne put supporter l'affront de se voir abandonné pour un pauvre artiste, et il conçut le projet de se défaire de son rival par un odieux assassinat. Dans ce but, il paya une somme considérable à deux *bravi*, et leur ordonna de s'aposter dans une des églises où Stradella chantait le plus ordinairement. L'occasion s'offrit bientôt d'elle-même. Le Jeudi saint il était d'usage à Saint-Jean-de-Latran de chanter la *Passion* en solos alternés avec des chœurs, et Stradella, qui était le plus célèbre musicien de toute l'Italie, fut chargé de chanter ces solos. La foule prosternée remplissait l'église; l'encens fumait au pied de l'autel; les cardinaux siégeaient dans leur appareil le plus pompeux. Ce fut au moment où l'artiste montait les degrés de son estrade que les *bravi* entrèrent dans l'église et se glissèrent derrière un pilier. De ce poste ils pouvaient s'élancer sur le musicien et lui enfoncer dans la poitrine les stylets qu'ils cachaient sous leurs manteaux. Au moment où Stradella commença son chant, le silence devint encore plus profond. Les strophes s'échappaient des lèvres inspirées de l'artiste. Jamais voix plus onctueuse, jamais notes plus sonores ne retentirent sous les voûtes d'une église. O magique influence du talent, et aussi peut-être, et surtout, voix mystérieuse du remords qui, muette d'ordinaire dans le cœur des scélérats soudoyés, se faisait entendre dans le temple saint pendant l'office si solennel du Jeudi saint!

A mesure que Stradella chantait les pieuses paroles, les deux *bravi* sentirent leur courage les abandonner et les poignards leur tomber des mains. Enfin, quand l'artiste formula avec enthousiasme la divine et sublime strophe qui termine la *Passion*, les assassins, comme foudroyés, s'agenouillèrent, sur les dalles du temple et courbèrent leurs fronts contre terre.

Eh bien! mesdemoiselles, de ce fameux compositeur et chanteur Stradella, il nous est resté un *air d'église* qui est une admirable chose. Et voici qu'un professeur

distingué, M. F. Bonoldi, a eu l'heureuse idée d'arranger en *trio* pour piano, harmonium et violon, cet *air d'église*, le plus beau vestige musical du dix-septième siècle. Il faut que je vous raconte qu'à la salle Herz, il y a à peine huit jours, on jouait ce *trio* devant un nombreux auditoire. C'était un concert retardataire, un concert en plein mois de juillet. Mais qui se croirait en juillet avec les torrétielles averses dont nous sommes gratifiés à peu près tous les jours? Or, ce *trio* a eu un succès fou, comme disent les Italiens; il a été bissé, les artistes ont été rappelés; enfin, ce morceau a eu les honneurs du programme (1).

Et c'est en entendant ce *trio* sur l'*air d'église* de Stradella que j'ai eu l'idée de vous raconter un des faits qui ont le plus marqué dans la vie de ce célèbre artiste.

Si je parle des artistes qui sont morts depuis deux siècles, il faut bien vous parler aussi un peu des artistes qui vivent, et dont les heureuses inspirations musicales sont si vite popularisées sur tous les pianos. Vous connaissez toutes, mesdemoiselles, la musique d'Auber, d'Hérold, de Boïeldieu; certainement, vous avez toutes joué les plus beaux airs de *Zampa*, de la *Dame Blanche*, de la *Muette de Portici* ou du *Domino Noir*. Eh bien! chaque jour, la musique compte de nouveaux auteurs qui aspirent aux succès de leurs célèbres devanciers. Il n'y a pas longtemps, c'était M. Ambroise Thomas avec le *Caid*; dernièrement M. V. Massé avec *Galatée* et les *Noces de Jeannette*; voici un nouveau venu, M. Duprato, qui fait exécuter un opéra comique intitulé les *Trocatelles*. L'ouverture, la *Tarentelle* d'introduction, les *Chansons napolitaines*, le *duo de l'Orange*, les *deux quatuors*, sont tout simplement de petits chefs-d'œuvre de grâce, de mélodie, de verve, et bientôt tous ces morceaux vont être répétés par vous, j'en ai la conviction, sous toutes les formes et dans tous les tons. Je vous indiquerai au plus tôt les *transcriptions* ou les meilleurs *arrangements* qui auront été faits sur ce délicieux petit ouvrage.

J. D.

(1) Voir au Catalogue (musique d'ensemble).



## ÉDUCATION MUSICALE.

Combien y en a-t-il parmi vous, mesdemoiselles, qui jouent du piano? Oh! que la statistique me serait facile à faire, et comme je pourrais bien répondre : Toutes!

Où, je le crois, vous toutes, ou du moins la grande majorité d'entre vous s'occupe de musique. L'étude, la fantaisie, le nocturne et le quadrille sont là, à votre portée, enfouis dans le casier discret ou étendus sur le pupitre ouvert. L'une des préoccupations de vos matinées, c'est la leçon de piano; l'un des charmes les plus vifs de vos soirées joyeuses, c'est le gracieux motif d'opéra à la mode exécuté brillamment sur le beau clavier d'ivoire.

Nierez-vous cela? Et parmi les nombreuses lectrices qui tiendront ce feuillet, y en aura-t-il beaucoup pour lesquelles ce langage sera étranger? Non, n'est-ce pas? S'il était au milieu de vous quelques exceptions, ces exceptions (d'après un diction consacré) serviraient d'autant mieux à confirmer la règle générale.

Or, vous jouez toutes du piano, et j'ai l'intention de vous parler musique. Il me semble que nous devons bien vite nous entendre. Ah! c'est qu'il y a beaucoup à dire sur ce bel art qui s'est tant popularisé de nos jours!

Depuis la gamme jusqu'aux variations les plus compliquées, depuis la chansonnette jusqu'à l'opéra en cinq actes, depuis la valse ou la schottisch jusqu'à la symphonie grandiose, que de genres divers à étudier! que d'auteurs différents à connaître! Et puis le proverbe dit : *Tout chemin mène à Rome*. Nous aurons à examiner ensemble s'il est véritablement plusieurs chemins pour arriver vite et bien au but que vous désirez atteindre et qui n'est autre que de devenir de bonnes, d'excellentes musiciennes.

La musique! Avez-vous quelquefois pensé, mesdemoiselles, à la grandeur, de la tâche que vous entreprenez? Avez-vous compris que vous épeliez les premiers mots du plus magnifique de tous les langages? Avez-vous compris que la musique avait pour mission d'interpréter tous les sentiments de l'âme? A l'église, laquelle de vous n'a écouté avec recueillement la solennelle voix de l'orgue, qui tantôt éclate en accords pleins de majesté et tantôt soupire en lentes harmonies? Au concert, n'avez-vous pas écouté avec attention et admiration l'orchestre sonore qui exécute l'andante en la mineur de Beethoven? Au salon, le soir, n'avez-vous pas joyeusement exécuté sur votre piano le quadrille nouveau, le motif en vogue? — Eh bien! partout la musique et sous

toutes les formes. Ici, la prière; là, la tristesse (1); plus loin, la gaieté. Un groupe de sons disposés d'une certaine façon représente une idée. Ne vous faites pas un épouvantail de ces gammes et de ces exercices qu'il vous faut travailler pour conquérir ce que vos professeurs appellent le *mécanisme*, ennuyeux mais salubre noviciat qu'il faut traverser pour arriver à être maître de son terrain.

Beaucoup d'entre vous apprennent l'anglais, n'est-ce pas? Ne faut-il pas, pour jouir des beautés de la littérature anglaise, étudier à fond le *mécanisme* et le *génie* de la langue? Ne faut-il pas savoir les verbes, les mots, les idiomes? Dites-vous donc bien que vous ne pourrez jamais jouir des beautés de la musique si aussi vous n'en connaissez pas à fond les verbes, les mots et les idiomes.

Nous parlerons donc musique si vous le voulez bien, et le plus gaiement et le plus clairement possible encore! — Nous reprendrons les choses de haut; nous chercherons à remonter aux sources de l'art musical... Ne vous effrayez pas pourtant, nous ne remonterons pas jusqu'au déluge. Je ne vous dirai pas si l'origine de la musique doit être attribuée à Apollon, inventeur de la lyre, ou à Tubal, inventeur des pipeaux antiques. Je serais d'ailleurs forcée de vous avouer, en toute humilité, que je ne saurais moi-même résoudre une aussi grave question. Mais je vous écrirai un sommaire succinct des progrès que la musique a faits en ces derniers siècles, et je m'appliquerai surtout à vous indiquer ce qu'il faut que vous sachiez pour devenir de bonnes musiciennes; j'insiste sur ce dernier mot; vous ne sauriez croire l'importance énorme que j'y attache. Quand vous étudiez le piano, EXCLUSIVEMENT le piano et ses stériles et interminables exercices de *mécanisme*, vous n'étudiez pas la musique. Ceci vous paraît paradoxal. Oh! que j'espère bien dans mes articles ultérieurs me faire peu à peu comprendre! La musique est l'arbre; le piano est une des branches de cet arbre. Si, je le répète, vous étudiez le piano seul, vous bâtissez sur le sable, vous faites un travail sans consistance, vous entreprenez une tâche sans issue... Vous avez vu quelquefois les tout petits enfants planter dans la terre un bel arbuste en fleurs, mais sans aucune racine. Le lendemain, les petits malavisés s'en

(1) L'andante en la mineur de Beethoven est une espèce d'élégie qui rappelle les idées les plus mélancoliques; on dirait d'une plainte incessante, d'un gémissement douloureux.



venaient voir leur arbuste de la veille; mais, hélas! les fleurs étaient fanées, les feuilles flétries. Pourquoi! Parce que l'arbuste était sans racines. Pourquoi ce talent que vous ébauchez pendant tant d'années et souvent, — avouez-le! — avec tant d'ennui, pourquoi, dis-je, ce talent est-il si superficiel, que bon nombre d'entre vous ferment leur piano à un moment donné, et oublient en une ou deux années le travail de toute une laborieuse enfance?

Pourquoi? je vais vous le dire. C'est qu'il n'y a qu'un *seul moyen* d'apprendre et de savoir la musique, c'est d'apprendre et de savoir le solfège. — Le solfège, c'est la grammaire du musicien; ouvrir une méthode de piano avant de savoir au moins passablement le solfège, c'est un véritable

*non-sens*, c'est vouloir, — pour parler un langage familier, — *mettre la charrue avant les bœufs*, c'est renoncer d'avance à posséder la clef d'or qui explique les mystères et les beautés que renferme tout chef-d'œuvre musical.

Au solfège j'aimerais à joindre quelques connaissances élémentaires de l'harmonie; mais de cette dernière science, peut-être même n'en avez-vous jamais entendu parler. Tout ceci m'entraînerait dans des développements d'une interminable longueur. Il me semble que cette préface est déjà plus que suffisante.

Je remettrai donc, mesdemoiselles, la suite ou plutôt le commencement de mes théories musicales à un prochain numéro.

JULIETTE DILLON.

## ECONOMIE DOMESTIQUE.

*Tourte allemande.* — Prenez une demi-livre de beurre fondu, neuf jaunes d'œufs, l'écorce d'un citron découpée en morceaux bien menus, un quart de livre de sucre pilé, une demi-livre de farine; mêlez ces différents ingrédients. Mettez sur un plateau la moitié de la pâte, étendez-y une confiture quelconque, puis l'autre moitié de la pâte, et mettez au four. Servez froid.

*Dessert.* — Prenez une tasse remplie de beurre, deux tasses de farine, une demi-tasse de sucre pilé; mettez en tas; faites durcir trois œufs, prenez-en le jaune, écrasez-le à travers un tamis posé au-dessus du tas de farine, de sucre et de beurre; cassez un œuf sur tous ces ingrédients, formez-en une pâte; pétrissez, étendez avec le rouleau à pâte, coupez la pâte par carrés, garnissez-les avec des confitures quelconques;

épaissez avec de la mie de pain sec pilée, et avec un peu de canelle; recouvrez la confiture avec une partie du morceau de pâte sur laquelle elle est posée; faites cuire dans un four de campagne; servez froid ou chaud.

*Confitures de fraises ananas.* — Poids égal de fraises et de sucre (une livre de fruits, une livre de sucre); faites fondre le sucre sur le feu avec un peu d'eau, faites-en un sirop, dans lequel vous jetez les fraises; vous leur faites faire un bouillon. Versez le tout doucement dans un vase de faïence ou de porcelaine; laissez à la cave pendant vingt-quatre heures. Faites rebouillir le lendemain sucre et fraises. Remettez encore à la cave pendant vingt-quatre heures. Faites bouillir une troisième fois, versez la confiture dans des pots, que vous remplissez avec de la gelée de groseilles aux framboises *chaude*.

## CORRESPONDANCE.

J'avais juré, tu t'en souviens, ma chère, de ne jamais désertier Paris, dussé-je voir tout le monde fuir autour de moi, et de rester inébranlable à mon poste, comme Marius sur les ruines de Carthage. Mais

Souvent femme varie,  
Bien fol est qui s'y fie.

Tous les jours, nouveaux départs, tous les jours nouveaux baisers d'adieux. Comment ne passe sentir gagnée par cette fièvre de villégiature qui, du petit au grand, du pauvre au riche, possède plus ou moins la société parisienne? Donc je subissais la loi commune, je suffoquais dans Paris, quoique le thermomètre marquât une température de novembre; je rêvais les promenades champêtres, quand elles étaient le privilège des canards; par-dessus tout je demandais le mouvement, le changement de lieu; j'avais hâte d'échapper à cette capitale où tout me semblait terne comme le ciel, où l'on ne s'abordait plus qu'en poussant des lamentations

de Jérémie sur l'inclémence du temps. Ne trouves-tu pas qu'il y a quelque chose de plus ennuyeux que la pluie? Ce sont les conversations à son sujet. On peut se mettre à couvert de l'une; mais des autres, point. Il faut tout entendre, tout endurer, et l'on s'étonne que le *spleen* devienne de jour en jour plus commun en France! Je serais, je crois, morte d'ennui, sans la prévoyance de mon père. « Viens, me dit-il; quittons un instant ces tristes boulevards. » Et aussitôt dit, aussitôt fait. Où allions-nous? Que nous importait, pourvu que nous perdissions de vue Paris? La gare la plus rapprochée devait avoir la préférence; il se trouva que ce fut celle du chemin de fer du Nord. « Les voyageurs pour Lille! » criait en ce moment une voix de Stentor. Et il fallait voir tous ceux qui répondaient à cet appel, se pressant, se heurtant, se bousculant, comme s'ils craignaient de ne plus trouver place! Nous nous étonnions de leur empressement, quand les mots de fête, de solennité, échangés parmi eux, firent tout à



coup dresser nos oreilles. Quel Parisien a jamais résisté à l'attrait d'une fête ? Et les Parisiennes sont trop dévouées pour ne pas suivre en tout et partout le sort de leurs pères et de leurs maris !

L'occasion était belle pour qui ne cherchait qu'à se distraire. Mon père me consulta du regard : la curiosité brillait dans mes yeux ; il ne lui en fallut pas plus pour le décider, et nous voilà grossissant le troupeau de Panurge.

Rien de plus joli, de plus frais, de plus gracieux que Lille, le jour où j'y entrai : toutes les maisons étaient élégamment pavoisées ; des bannières flottaient à toutes les fenêtres, des guirlandes de fleurs serpentaient de l'une à l'autre, des dômes de velours et de soie se balançaient dans les airs, des arcs de triomphe se dressaient sur les places. Partout un peuple joyeux et enflammé parcourait les rues ; des dames parées des plus jolies toilettes envahissaient les balcons. Mais qu'attendait-on ? Pour qui tous ces préparatifs ? Tu t'imagines sans doute voir arriver quelque potentat, quelque prince, venu d'Orient pour nous apporter la nouvelle d'une éclatante victoire. Mais assurément, jamais prince de la terre n'eut pareille ovation ; le plus chéri ou le plus redouté des comtes de Flandre lui-même (si le vieux temps revenait) ne prétendrait pas à tant d'honneurs ; bien plutôt il s'unirait à ses fidèles vassaux pour rendre foi et hommage à la très-haute et très-puissante patronne de Lille, Notre-Dame de la Treille. C'était elle qu'on allait porter en triomphe ce jour-là, à travers les rues pour clore une neuvaine et un jubilé séculaire à son intention. Et, à voir l'enthousiasme avec lequel chacun voulait contribuer à cette fête, et la multitude de pèlerins qui étaient venus pour y assister, on aurait bien pu se croire encore à ce temps du moyen âge où les croyances étaient si vives et aimaient tant à éclater au dehors. Depuis plus de six mois, les dames de Lille faisaient des fleurs, et les artistes de la ville n'avaient pas suffi à préparer les merveilles de la procession. Je te laisse à penser dans quelle impatience on attendait. Une seule inquiétude troublait les esprits : le ciel ne s'était pas encore déridé pour sourire à la joie générale, il menaçait toujours.

Cependant toutes les cloches de la ville font entendre leurs chants d'allégresse ; les fanfares de la musique militaire leur répondent ; en même temps le canon tonne, c'est le signal du départ ; le cortège se met en route. Essayerai-je de te le décrire ? Non, ma chère amie, car je ne réussirais certainement qu'à t'en donner une très-mesquine idée. J'aurais beau m'exprimer pour faire passer devant tes yeux cette infinité de jeunes filles vêtues de blanc, mises les unes avec la plus élégante simplicité, les autres avec la richesse des anciens temps, tu ne te figurerais pas encore le gracieux effet que faisaient ces robes de mousseline parsemées de fleurs, ces écharpes de couleurs claires, ces voiles diaphanes, ces moires antiques, ces manteaux de draps d'or et d'argent soutenus par des pages. Réussirais-je mieux à te dépeindre tous ces emblèmes choisis et ornés avec un goût parfait, toutes ces chasses merveilleusement sculptées, tous ces reliquaires d'or et d'ivoire ; puis les députations des villes voisines portant leurs *ex voto*, les corps religieux, les corporations d'ouvriers déployant aussi leurs bannières, et, à côté d'eux, les autorités de la ville : toutes les classes de la société avaient voulu se confondre

dans une même pensée, dans un même élan de reconnaissance et d'amour vers leur illustre patronne ? Quand je te montrerais enfin cette vierge bénie de la cité lilloise, portée sur une chaise colossale dont la flèche se perdait dans les airs, et au pied de laquelle se tenaient un grand nombre d'évêques et de cardinaux dans tout l'éclat de leurs habits pontificaux, te ferais-je sentir tout ce qu'il y avait de solennel et d'imposant dans ce cortège immense s'avancant lentement dans les rues au chant des cantiques, et enveloppé d'un nuage d'encens ? Pour comprendre les émotions d'un pareil spectacle, il faut y avoir assisté ; il faut avoir vu le cortège s'arrêter sur la grande place, les prélats monter sur une vaste estrade tendue de velours rouge, et, étendant les mains, donner la bénédiction à la ville de Lille, à ses habitants et à la multitude des étrangers. Personne en ce moment, qui n'ait senti en son âme la grandeur des fêtes religieuses, et qui n'ait été saisi d'une profonde impression, car tout contribuait à rendre la cérémonie solennelle : les nuages qui obscurcissaient le ciel avaient disparu comme par enchantement, le soleil brillait au milieu d'un pur azur, et dardait ses rayons sur les chapes d'or des évêques, qui étincelaient de mille feux ; le canon retentissait de nouveau, et toute la foule agenouillée courbait la tête dans l'attitude du recueillement.

Et maintenant, ma chère amie, si tu trouves cette fête digne de toi, si tu veux t'en donner le spectacle, hâte-toi de te préparer, car la prochaine procession de Notre-Dame de la Treille aura lieu bientôt... en 1954. Rien qu'un siècle à attendre !

— Je ne sais vraiment rien de plus impertinent que ces voyageurs qui, prenant au retour des airs superbes, se lancent dans des digressions plus ou moins intéressantes, et vous font sentir à chaque instant qu'ils ont vu ce que vous ne verrez jamais. Mais halte-là ! en voilà bien assez pour une personne qui ne devait rien décrire.

— Eh ! quoi, Florence ! serais-tu jalouse, jalouse d'un instant de bonheur pris au vol, quand depuis plus d'un mois tu jouis tranquillement à Auteuil d'une félicité sans mélange, au milieu des plaisirs champêtres ?...

— Oui, parle-moi de plaisirs champêtres, il en es bien question !

— De quoi s'agit-il ?

— Tu vas le savoir. Une de nos bonnes amies m'écrit, à moi, Florence, réputée assez étourdie, pour me demander des conseils sur la manière de se comporter dans le monde ! Tu penses si j'en suis flattée ; mais comme il faut rendre à César ce qui appartient à César, je suis venue à toi, qui es beaucoup plus capable de répondre que moi. Tiens, lis cette lettre.

— Je crois, amie, que l'aimable jeune fille qui l'a écrite, n'a guère besoin de nos conseils, et que c'est tout bonnement ou plutôt malicieusement une épreuve à laquelle elle veut nous soumettre, et qu'elle répondrait mieux que nous à ces questions ; mais comme nous n'avons pas le droit de suspecter les intentions de nos amies, essayons de la satisfaire.

La première condition en arrivant dans un monde qui vous juge d'abord par l'extérieur, c'est, dit-elle, de n'être ni gauche ni embarrassée, il faut donc savoir saluer avec grâce et faire à propos le salut ou la révérence.



— Quelle est donc, Jeanne, la différence entre le salut et la révérence? moi je m'y perds.

— La révérence (sans exagération) convient chez soi, lorsqu'on reçoit des personnes qui ont droit à nos égards ou bien encore si l'on est présentée à une maîtresse de maison; si l'on accompagne sa mère chez des femmes âgées; partout ailleurs le salut sérieux, mais gracieux, suffit.

Ici tu reconnaitras encore, sans doute, notre malicieuse amie. Voici une autre question. — Une jeune fille arrive dans son premier bal, la mémoire fraîchement ornée des hauts faits de la galanterie française, et s'imaginant peut-être trouver encore dans ses danseurs des chevaliers de l'ancien régime. Quelle sera sa surprise si, amenée au quadrille par un jeune élégant à la moustache retroussée et au lorgnon de rigueur, elle attend vainement qu'il veuille bien lui adresser la parole? Que fera-t-elle? Prendra-t-elle l'initiative? — Non, certes, s'il ne dit mot, qu'elle garde aussi le silence; mais que ce soit sans affectation, et quelque opinion qu'elle ait de son savoir-vivre, qu'elle conserve l'air tranquille et serein qui ne doit jamais la quitter dans le monde. Il faut donc qu'elle y arrive avec un fonds inépuisable d'indulgence, qualité précieuse qu'elle ne peut trop s'efforcer d'acquérir, car c'est elle qui assure notre repos intérieur, qui fait les délices de notre famille, de nos amis, et dans les relations sociales ajoute à notre politesse tout le charme de la bonté.

— Tu es comme Mentor, ma chère Jeanne, *la sagesse parle par ta bouche*, et je prends aussi pour moi tes sages avis.

— Je les tiens de ma mère, c'est pourquoi je les donne avec tant d'assurance; notre jeune amie devrait faire comme moi et consulter ses parents; d'ailleurs est-il possible de rédiger un code de conduite si complet qu'il réponde à toutes les difficultés. Quand nos père et mère nous ont jugés capables de faire notre entrée dans le monde, si nous rencontrons quelque embarras qui mette notre tact en défaut, nous n'avons rien de mieux à faire que d'avoir recours aux guides naturels que Dieu nous a donnés: nous n'en pouvons espérer de meilleurs et de plus sûrs. — A ton tour maintenant, Florence, de répondre à une autre question qui a trait à la famille. A dix-sept ans une jeune fille peut-elle tutoyer son père et sa mère?

— Mais il n'y a pas là-dessus de règle fixe et d'usage établi; si nos parents autorisent le tutoiement, s'ils voient dans la familiarité de ce langage une preuve de tendresse et de confiance, il est tout naturel que nous usions de la permission qu'ils nous accordent.

— Certainement, mais tâchons d'être d'autant plus respectueux qu'ils sont plus indulgents. Que notre *tu* soit le *tu* de la tendresse la plus intime, et non pas celui du sans-gêne et du sans- façon; enfin, suivons en cela les inspirations de notre cœur, et nous serons sûrs de ne pas nous égarer. Mais tu m'as communiqué la démanigaison de causer qui te possède aujourd'hui; si nous continuons ainsi, nous remplirons toute la place qui nous est réservée, sans dire un mot de nos travaux. Trêve donc à nos causeries, et travaillons. J'ouvre la planche, et je commence; si tu ne comprends pas, arrête-moi.

— 1, Col mousquetaire.

— Est-il grand! Et toi qui nous avais si bien promis de t'en tenir toujours aux formes modérées! Décidément, tu fais bon marché de tes promesses, Jeanne.

— Mais je t'assure qu'il n'a rien d'extraordinaire si je le compare aux exagérations de ce genre que je vois chaque jour; fais-le en toute confiance, le dessin est charmant; tu peux broder tout au feston, à part les petites marguerites qui se trouvent dans le creux des dents. Le ruban de pois pourrait être remplacé par un entre-deux de valenciennes; mais, c'est infiniment moins joli, ce mat des pois au milieu des jours guipure étant justement ce qui est du plus heureux effet. Tous ces grands cols dont la broderie arrive jusqu'au bord du cou peuvent parfaitement se passer de corps de fichu; on les fixe avec un bouton que l'on dissimule par une broche ou par un nœud de ruban.

2, Garniture assortie au col, pouvant servir pour manches, pagodes ou autres, pour bas de pantalons, ornements de canezous, pour devant de robes d'enfant.

3, Dessin courant, au crochet ou au point de chaînette pour petits rideaux de vitres. Ils se brodent souvent avec du coton bleu ou rose, selon la couleur des grands rideaux qui ornent les fenêtres et le lit: ainsi, avec de la toile perse blanche et bleue, je conseillerais de broder les rideaux en coton bleu; le feston qui doit entourer le rideau n'a été qu'indiqué, afin que rien ne gênât pour le report du dessin; si le rideau est brodé en couleur, le feston doit être fait avec le même coton; quelques personnes alternent un feston blanc et un feston de couleur; mais je ne trouve pas cela très-agréable à l'œil. On peut encore utiliser ce dessin pour fond de mantelet, fond de châle; pour couvre-pieds de lit d'enfant.

4, Petite garniture au feston; pour objets de piqué, tels que pèlerine et robe d'enfant, canezou de grande personne; pour bordure de taie d'oreiller, etc., etc.

5, Garniture; plumetis et broderie anglaise. En supprimant la broderie anglaise, on pourrait faire ce dessin sur de la mousseline; les roues placées au-dessus se feraient comme sur du jaconas, et les œillets seraient remplacés par des pois.

6, Garniture toute au plumetis; elle serait très-convenable pour volants de mantelets; on ferait alors un semis de pois plus gros dans le fond du mantelet.

7, Entre-deux au plumetis; pour poignets de manches, ou pour fond de bouillons; en alternant avec des entre-deux de valenciennes ou de guipure, ou bien encore avec de la mousseline unie ou froncée légèrement.

8, *Annette*, plumetis.

9, *R. L.* entrelacées, plumetis simple, ou feston.

10, *Léontine*, plumetis fin.

11, *S. E.* entrelacées, tout plumetis, ou bien plumetis et broderie anglaise.

12, *Mathilde*, plumetis fin.

13, Couronne de fantaisie, plumetis fin.

Ici finit la petite édition.

14, *M. N.* enlacées, plumetis.

15, *F. H.*, plumetis simple ou feston.

16, *E. F.*, plumetis, ou cordonnet fin, ou point de chaînette.

17, Entre-deux, dessin très-riche et très-élégant; il se fait au plumetis avec du coton très-fin.

Tu peux facilement te servir de cet entre-deux pour broder le devant d'une chemise d'homme; pour faire les boutonnières tu prendrais le haut du dessin.

18, Garniture broderie anglaise, pouvant servir pour objets de layettes, bonnets de nuit, camisole, etc., etc.



19 et 20, Dessin grec gradué pour soutache ou chaînette et galon; ce dessin se fait en blanc sur objet de couleur, et en couleur sur le piqué et le couil blanc; bien entendu que cette dernière disposition n'est applicable qu'aux costumes d'enfants.

21, Mouchoir d'un dessin assez riche, je crois.

— Beaucoup trop riche pour moi, qui n'ai pas des doigts de fée. Pourquoi donc ne pas proportionner l'ouvrage au talent de tout le monde ?

— Parce que la personne qui m'a demandé ce mouchoir m'a exprimé le désir qu'il pût rivaliser avec les belles broderies de Nancy, et m'a annoncé qu'elle ne reculait pas devant les difficultés.

Ce dessin se fait au plumetis très-fin, aux points sablés, aux points de plume avec un mélange de jours variés au bord du point ture qui serpente. Tout autour du mouchoir on placera une valenciennes, et on aura par ce moyen un mouchoir composé de huit coins, ce qui est de la dernière nouveauté; mais impossible sur un tel mouchoir de trouver place pour un écusson.

22, R. H., Feston feuille de rose.

23, *Aglaure*, plumetis simple ou feston.

24, G. C., plumetis.

25, P. H., tout plumetis, ou bien avec mélange de feston. D'après ton désir, M. Gilet a composé ce chiffre pour marquer les nappes damassées.

26, Q. R., plumetis.

27 et 28, Passe et porte d'un bonnet d'enfant; il se fait au plumetis, ou plumetis et feston, et même tout feston. Sur le devant de la passe l'étoffe unie désigne la position de la coulisse. Tourne la planche.

29, Dessin pour tapis de table. Le fond de ce tapis peut être en velours, en drap, en mérinos double, enfin en toute espèce d'étoffe un peu forte; l'exécution du dessin est aussi susceptible de diverses variétés; on peut le broder en soutache bordée par un point de chaînette; par exemple, un tapis fond noir avec soutache rouge et chaînette jaune, ou bien faire dans les fleurs des applications soit de velours, soit de cuir de différentes couleurs, et ne laisser que le petit dessin vermicelle en soutache; de toute manière l'entourer d'une frange de 8 à 10 centimètres.

— Ce sont là toutes tes variétés ? N'en oublies-tu pas une, la plus jolie de toutes et la plus à la mode, la chenille de diverses couleurs s'harmonisant entre elles ?

— Certainement, c'est une heureuse idée; seulement le prix de l'ouvrage en sera augmenté, d'autant plus que la frange devra aussi être mêlée de chenille.

30, Bordure du tapis.

31, Pièce de chemise pour petit garçon de neuf à dix ans; elle se monte comme celle des chemises d'homme; le corps de la chemise à 60 centimètres de largeur et 68 centimètres de longueur.

32, Col de la chemise; la raie du haut indique l'endroit où le col se rabat, il est double et entouré d'un point de piqure; lorsque la chemise se fait en étoffe de couleur, on place parfois autour du col et des manches une petite garniture festonnée et tuyautée; sur le devant un jabot accompagne cet ornement.

33, Manchette de la manche; elle se monte sur un poignet brisé de la largeur d'un centimètre et demi.

34, Revers pour robe de petite fille; il est droit fil derrière, et peut se placer sur un corsage ouvert ou fermé; bien souvent ce genre de revers, que l'on termine alors en pointe par derrière, constitue tout le corsage,

c'est-à-dire qu'avec une jupe de couleur on met un corsage blanc, et que sur le corsage blanc on place ce revers en guise de bretelles semblables à l'étoffe de la jupe et que l'on fixe par derrière avec un nœud d'étoffe qui doit être entouré par une garniture assortie à celle du revers. Que dis-tu de ces toilettes, Florence ?

— Qu'elles sont tout à fait enfantines et charmantes, et qu'heureusement il n'y a pas que les petites filles qui puissent se les permettre. Une jeune personne, pourvu qu'elle n'ait pas dépassé vingt ans, est également bien avec un corsage blanc et des rubans assortis à la couleur de sa jupe.

35, Devant d'un corps de fichu.

— Mais tu viens de me dire qu'on pouvait s'en passer.

— Pas toujours; il est des cols où la guimpe est indispensable; aussi je pense qu'un bon patron ne sera pas de trop. Le devant de celui-ci se coupe droit fil, bien entendu; dans le milieu on fait un ourlet de 2 centimètres, sur lequel on place des boutonnières; de chaque côté on fait des plis dont le nombre varie suivant leur grandeur; ces plis dans le bas se fixent par un bracelet de la largeur du patron, tel qu'il est présenté ici, car tu dois, en le coupant, faire la part des plis.

36, Dos de la guimpe ou corps de fichu.

37, Bourse mauresque; cette bourse se fait en soie cordonnet d'une seule couleur, ou de deux couleurs, ce qui est bien plus joli; on commence par faire un rond au crochet plein, ayant environ la circonférence d'une pièce de 2 francs; ensuite on fait 5 rangs de crochets formant un peu le feston, ainsi que te le montre notre croquis; il faut avoir soin lorsqu'un rang est fini et quand on commence le suivant, de placer le crochet en dessous du dernier rang de feston, afin que le dernier rang précédent cache le premier de celui que l'on va faire; cela donne un relief gracieux. Le reste de la bourse est à jour et se compose de 1 maille double, 1 maille en l'air, et ainsi de suite, alternant les mailles doubles; dans le haut se trouve un rang de feston rappelant ceux qui sont dans le bas: les cordons se passent dans le dernier rang à jours. La garniture de cette petite bourse se trouve chez madame Marie Soudant, à un prix très-moderé.

38, Garniture au plumetis, avec feston, feuille de roses, pouvant servir pour corsage de mousseline, de bonnet du matin, etc., etc.

39, Entre-deux assorti à cette garniture.

40, Porte-allumette écossais; il se fait au crochet plein avec de la soie cordonnet rouge, jaune et noir; le dessin se compose d'un carreau rouge et d'un carreau jaune, ayant 9 mailles dans la largeur et 9 dans la hauteur; chaque carreau est séparé par un rang de cordonnet noir qui forme encadrement autour de lui.

— Cela n'est pas très-clair, Jeanne.

— Allons, mettons-nous à l'œuvre, c'est le plus sûr moyen de comprendre; dispose d'abord une bande comme pour commencer un bonnet grec; il faut que cette bande ait 15 centimètres de circonférence; ferme-la, afin qu'il n'y ait point de couture visible. Maintenant fais un rang noir, ensuite prends de la soie jaune, fais 9 mailles, puis 1 maille noire, 9 mailles avec la soie rouge, 1 maille noire, et ainsi de suite pendant 9 rangs; le dixième se fait tout noir, et puis on recommence les carreaux en contrariant les couleurs; il y a quatre carrés dans la hauteur, ce qui donne une longueur de 6 à 7 centimètres environ; on termine par 2 rangs noirs,



au-dessus desquels on fait une petite dentelle très-claire, rouge et jaune. Supposons que cet ouvrage soit terminé; pour le monter tu coupes un morceau de carton mince dans les proportions de la bande de crochet, et un autre ayant cinq centimètres de diamètre; tu les joins l'un à l'autre, tu les doubles de soie ou de percaline rouge, et tu poses par-dessus, du moins à l'extérieur du carton, la bande de crochet; l'extérieur du rond de carton est également recouvert de soie ou de percaline. Cet ouvrage a le double avantage d'être joli et de demander peu de temps.

On fait ainsi une foule de charmantes choses dont j'ai vu les échantillons aux magasins de la Religieuse.

41, Ernestine, plumetis simple ou feston.

42, Écusson, plumetis fin, points sablés et points turcs.

43, Dessin du tricot sans aiguille. — Ouvre les yeux Florence.

— Comment ! c'est là ce merveilleux tricot depuis si longtemps promis, cette espèce de mythe objet de nos rêves ! Vraiment on ne s'en douterait pas. — Pour un personnage aussi fantastique il fait bien triste figure.

— Ne le juge pas sur sa mine, le portrait n'est pas flatteur; qu'il te suffise de savoir que c'est bien réellement lui; lui, que j'ai été chercher dans la nuit des temps, et que peut-être je n'aurais jamais découvert si quelques-unes de nos aimables abonnées ne m'avaient aidée de leurs lumières. Enfin le voici, et l'honneur est sauf. Plus de sourire d'incrédulité permis, plus de demi-mots ironiques. J'ai les preuves en main, il ne me manque plus que l'extrait de naissance de mon protégé. Tout ce que je sais, jusqu'à présent, c'est qu'il compte au moins quelques siècles, puisque des femmes de quatre-vingts ans se rappellent avoir entendu dire à leurs mères que des Flamands leur avaient appris cet ouvrage dans leur enfance; en attendant que je sois entièrement fixée sur son origine, j'espère avoir autant de succès auprès de toi et de notre amie que les professeurs flamands en ont eu auprès de nos bisaieules, et trisaieules. Je commence donc mon explication, un peu laborieuse je t'en préviens.

Ce travail s'exécutant sur un métier, il faut d'abord disposer un châssis de bois léger et uni, ayant 1 mètre 40 cent. de hauteur et 48 cent. de largeur; en outre 6 baguettes, ou plus, selon l'ouvrage; ces baguettes, en bois tourné, ont une circonférence d'à peu près 4 cent., et doivent dépasser en longueur la largeur du métier: ainsi elles auront 60 cent. — Quand tu auras le métier, commence ainsi pour monter ton ouvrage: prends du cordonnet de soie très-fort; coupe-s-en deux bouts ayant chacun environ un mètre; attache-les horizontalement, l'un presque dans le haut du métier, et l'autre dans le bas, ce dernier à la hauteur qu'on veut; c'est-à-dire qu'il faut laisser entre chacun des cordonnets la hauteur double de l'ouvrage que l'on va faire; car, à mesure que l'on travaille dans le haut, l'ouvrage se répète dans le bas; il faut, de plus, laisser 15 cent. pour les mains et les baguettes. Les deux cordes ainsi fortement tendues, on place sur chacune d'elles une baguette que l'on fixe au métier par l'extrémité; on pose à plat le métier sur deux dos de chaises; le métier placé ainsi à une hauteur convenable, tu prends une pelote de fil d'Irlande, dont tu attaches le bout à la baguette et à la corde inférieure; puis, tenant la pelote de la main droite, tu passes ce fil sous la baguette et la corde supérieure, et,

changeant de main, tu le passes sous la baguette et la corde inférieure, et ainsi de suite, changeant toujours de main et passant alternativement sous chaque baguette, jusqu'à ce que tu aies le nombre de fils désirés. Pour faciliter le compte des fils, on les serre lorsqu'on en a vingt, et on laisse un petit espace avant d'en compter vingt autres; en finissant, on arrête et l'on coupe le fil en bas. Après cela, enlève ton métier de dessus les chaises, place-le devant toi, appuie tes pieds sur la base, détache la baguette du haut, place-la entre les fils de celle du bas, la faisant glisser vers le haut jusqu'à la corde; les fils ainsi croisés forment un tour, ce qui s'appelle *serrer le tour*. Retire cette baguette, prends avec la main gauche les fils qui sont devant, puis, commençant par la droite, prends de la main droite, entre le pouce et l'index, les deux premiers fils qui sont derrière; ramène-les devant, et laisse glisser le premier fil de la main gauche, place-le derrière l'index de la main droite, laisse-s-en glisser un de la main gauche, mets-le derrière l'index de la main droite, et continue ainsi jusqu'à ce que tu aies tous les fils à la main droite. Pour le tour d'après, tu prends une baguette, tu serres le tour comme nous venons de le dire, tu fais descendre la baguette sur les fils croisés jusqu'à celle du bas, tu la laisses, et en places ainsi une à chaque tour, ce qui fait seul l'ouvrage au bas du métier. Lorsque toutes les baguettes sont placées, tu enlèves celle qui avait été mise au bas du métier, tu redescends et enlèves successivement les autres, commençant toujours par celle qui est le plus au bas, et en laissant toujours une ou deux pour continuer le travail. Je ne sais si je me flatte, mais il me semble que tu as saisi cela.

— En ce cas, Jeanne, nous nous flattons toutes les deux, car je crois aussi t'avoir comprise; mais à l'œuvre on connaît l'artisan. Continuons.

— Très-bien; j'aime à te voir ce beau zèle. Après ce que nous venons d'exécuter, il y a, comme dans tous les tricots, un tour uni entre chaque tour à jours; de plus, un point uni entre chaque point à jours. Le dessin est indiqué par des chiffres: posés dans le sens ordinaire, ils signifient points unis, et posés de travers ou en forme de zéro, points à jours. Voici le petit tableau de chiffres qui m'a servi à faire le dessin dont nous voyons ici l'échantillon:

3 tours unis.	40,30030
40,30030 (1)	300,30300
1 tour uni.	2000,5000
300,30300	1 tour uni.
1 uni.	1 = 3 =
20,3050	2000000 tout à jours.
1 uni.	100000 id.
10,5030	200000 id.

Coupe et noue.

Pour faire le point à jours, prends, entre le pouce et l'index de la main droite, le fil qui se trouve derrière; laisse-s-en aller un de la main gauche; place-le derrière l'index de la main droite; soutiens sur le pouce de la main droite le premier fil de la main gauche; laisse-s-en aller un de la main gauche, décroise-le d'avec celui qui le tient, c'est-à-dire qu'il faut reprendre sur la main

(1) Je dis donc 4 points unis, 1 jour, 3 points unis, 2 jours, 3 points unis, 1 jour; reprendre à la virgule, voilà la marche pour tous les tours.



gauche celui qui était derrière; celui que tu viens de décroiser doit passer sur l'index de la main droite, tandis que celui qui était sur ton pouce doit passer derrière l'index de la main gauche. Voilà tout, et tu en es très-bien sortie; mais je suis sûre que tu reconnais toi-même la nécessité d'avoir le métier en main pour comprendre quelque chose à ces explications.

— Il est certain, en effet, qu'elles paraîtront bien difficiles à celles de nos amies qui se contenteront de nous lire; et que ton *tricot sans aiguilles* n'est toujours qu'une mauvaise plaisanterie, car enfin ces baguettes valent bien des aiguilles; c'est jouer sur les mots...

— Chut! Mademoiselle, il me semble que l'ouvrage est assez joli pour que vous n'ayez pas à vous en plaindre.

Pour finir l'ouvrage, fais un tour entièrement à jour; enlève toutes les baguettes; attache à chacune des extrémités la dernière, au milieu des fils et à distance égale du travail du haut et de celui du bas; coupe les deux premiers fils à droite, noue-les avec ceux de derrière, ce qui fait 4 fils ensemble; noue de même les quatre fils du bas; coupe les deux suivants, et ainsi de suite jusqu'à la fin; dénoue les cordonnets, et retire l'ouvrage en le glissant. Ce tricot peut servir à faire des bonnets, des manches, des mitaines, des brassières, des bourses, des garnitures, et une foule d'objets de ce genre. Si notre amie m'approuve et me complimente au lieu de me railler, je lui ferai connaître des dessins que je tiens en réserve à son intention; mais, pour toi, Florence, tu n'en auras pas l'ombre.

44, *Modeste*, plumetis simple ou feston.

45, *Herminie*, plumetis.

46, *Séraphine*, plumetis.

47, Croquis d'un porte-montre; il se fait sur une petite carcasse que madame Soudant vend 75 cent. Pour le faire toi-même, tu pourras, avec du fil de laiton, disposer un petit arbuste dans le genre de celui que te montre la planche; cette carcasse se recouvre ensuite avec de la chenille de trois nuances de vert que l'on passe dessus et dessous les fils de laiton, ainsi que je te l'ai expliqué dernièrement pour un dessous de lampe et une bobèche; les petites fleurs se font ou en laine, ou en chenille, ou bien encore en papier.

Enfin nous arrivons à notre tâche de récréation : la gravure de modes. La toilette de la jeune femme se compose d'une robe en taffetas à corsage montant, avec basques et manches pagodes; le devant, le bord des manches et des basques sont ornés de bandes de moire bordées de chaque côté par des effilés *Tom Pouce*; sur la jupe unie sont quatre bandes de moire entourées également par un effilé. Le mantelet est ouvert sur le devant, ayant le bord découpé en feston; ce bord est entouré par une ruche de ruban, qui est terminée par une grande frange à larges réseaux, au milieu desquels sont des petits glands en passementerie : c'est ce que l'on appelle frange *clochetée*. Col et manches pagodes en dentelle de Venise. Chapeau en paille, garni de blonde entremêlée de petites fleurs.

La jeune fille porte la toilette que tu rêves, Florence : un corsage en mousseline avec des manches formées par quatre volants, sur lesquels sont placés alternativement, en dedans et en dehors du bras, des nœuds de ruban à bouts flottants; le dernier volant est bordé par une valenciennne; sur les épaules, des nœuds à longs

bouts paraissent retenir des bretelles en ruban qui se croisent devant et derrière le corsage; ceinture en ruban, ayant par derrière un long nœud dont les bouts descendent très-bas; la jupe est en mousseline de soie recouverte par cinq volants simplement ourlés. Cette toilette est pleine de jeunesse et de fraîcheur. On peut la varier suivant les couleurs de la robe, et la rendre ainsi plus ou moins habillée.

— Ajoute que ces bretelles s'emploient beaucoup sur des robes décolletées. Une robe d'organdi à trois jupes, soit rose, soit bleu, avec un ruban passé dans chaque jupe et une ceinture bretelle, serait de très-bon goût. Un mantelet entièrement formé de bouillonnés de tulle, de ruches de ruban, et garni d'un grand volant, compléterait ce costume de bal champêtre, auquel je me garderais bien de joindre le moindre bijou.

— A la bonne heure, Florence, tu respectes le vieil et gracieux usage de France qui n'accorde aux jeunes filles que les fleurs et les rubans. Encore est-il bon de stipuler quels rubans, car je ne considère pas comme tels ces placards d'or et d'argent dont on se pare maintenant, faute de diamants ou de pierres précieuses. Je ne sais d'où vient ce besoin de recherche et de luxe qui travaille la société tout entière, et la jeunesse en particulier; mais je m'en afflige pour elle, et je déplore amèrement de lui voir chaque jour prendre tant de peines, dépenser si vite un argent péniblement amassé, et parfois obliger toute une famille aux privations pour le plaisir d'être richement vêtue, comme si la simplicité n'était pas notre privilège et notre plus grand charme. Attendons que les années aient flétri nos grâces naturelles pour avoir recours à tous ces moyens qui ne font maintenant que nous enlaidir. Surtout, restons au rang où le sort nous a placées, et ne nous donnons pas le ridicule d'une toilette en désaccord avec notre position. Si nous ne pouvons pas porter de volants, n'en portons pas.

— Et la perte ne sera pas grande, ma chère! Nos mères n'étaient-elles pas tout aussi bien avec leur simple robe de mousseline que nous avec nos jupes à douze et quinze étages? Que je voudrais donc être une de ces jeunes filles qui, placées au sommet de la société, sont le point de mire de tout le monde et *font la mode* là où elles se trouvent! Comme je donnerais bien vite l'élan de la simplicité! comme je renoncerais pour ma part à toutes les recherches inutiles! Je n'aurais du moins le regret d'avoir fait faire de folies à personne; ou, si l'on se ruinait, ce serait en raison du rébus de juillet, qui se devine tout seul : *Le bon marché tire l'argent de la bourse*.

— A propos de *bon marché*, sais-tu ce que je te réserve pour te faire oublier les fatigues de ce travail? une bonne nouvelle, une grande nouvelle, qui va te faire sauter de joie, je n'en doute pas : c'est l'annexion du *Progrès Musical* au *Journal des Démonelles*! dis-moi ce que tu en penses.

— Je pense qu'on ne pouvait rien imaginer de plus heureux et de plus avantageux pour nous, et que nous ne saurions trop nous réjouir d'une pareille bonne fortune. Comment! 50 fr. de musique pour 6 fr. et les deux tiers de rabais sur toute la musique éditée à Paris! Mais c'est un marché d'or! vite, j'y souscris! Et ce qui m'enchantait plus que toute chose encore, c'est la promesse d'une causerie musicale, qui me guidera dans le choix



de mes morceaux, qui m'en fera connaître l'esprit, et enfin m'initiera aux véritables beautés de l'art.

— Voilà aussi, bien certainement, ce qui enchantera le plus notre amie, trop bonne musicienne pour ne pas voir dans la musique autre chose qu'un mécanisme bien exercé, et pour ne pas placer avant le jeu le senti-

ment. Je crois donc qu'elle se réjouira de nous voir tenter son éducation musicale, et que nous ne pourrions mieux faire que de la laisser sur une aussi agréable impression. En songeant d'où elle lui vient, nous espérons qu'elle nous enverra un souvenir d'affection, et sera pour nous la plus douce récompense.

### MOSAIQUE.

Je ne conçois pas qu'on manque de propriété ni de politesse, puisqu'il ne faut qu'un verre d'eau pour être propre et qu'un coup de chapeau pour être poli.

HENRI IV.

—  
Surtout, soyez en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusques à la mort; il entrera dans vos conseils et vous trahira si vous l'écoutez.

L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes; elle donne des inclinations et des aversions d'enfance, au préjudice des plus grandes intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vil et insupportable.

(Lettres de Fénelon au duc de Bourgogne.)

—  
On répète les médisances en citant leur auteur, pour s'en donner le plaisir sans danger.

M<sup>me</sup> DE PUISIEUX.

Il ne faut jamais harsarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit.

LA BRUYÈRE.

—  
Ne dites que ce qui peut servir aux autres ou à vous-mêmes. Évitez les conversations oiseuses.

FRANKLIN.

—  
Les vérités qu'on aime le moins à entendre sont celles qu'on a le plus d'intérêt à savoir.

LA BRUYÈRE.

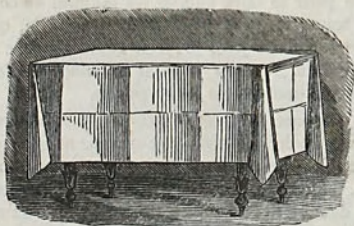
—  
Jouissez de ce que vous avez; comptez pour rien ce que vous n'avez pas.

M<sup>me</sup> DE MAINTENON.

—  
Les richesses corrompraient le cœur si la charité n'en expiait les abus. L'indigence lasserait la vertu si les secours de la miséricorde n'en adoucissaient l'amertume.

MASSILLON.

### RÉBUS.



A

BON POUR  
MILLE FR.





On.  
ble  
  
ie,  
rec  
  
ou  
es.  
  
dre  
r  
  
our  
  
aa,  
ait  
en





Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid